

8°R

10010

PUBLICATION DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

ali-Yug

Quint
1891

LE LOTUS BLEU

SEUL ORGANE

2004



EN FRANCE

DE LA

Société Théosophique

Parait le 7 de chaque mois

Théosophie, Science occulte, Monde Astral, Sociologie

H.-P. BLAVATSKY

RÉDACTEUR EN CHEF

DIRECTEUR : JEAN MATTHÉUS

N° 5 — SOMMAIRE — 2^e ANNÉE

- | | |
|---|--|
| 1. Les deux sentiers | (Extrait du Livre
des Préceptes
d'Or). |
| 2. La Clef de la Théosophie (suite) | H.-P. BLAVATSKY. |
| 3. L'intelligence cosmique (suite) | (Traduit par Ma-
dame de Neuf-
ville. |
| 4. Magie blanche et magie noire (suite) | D ^r Fr. HARTMANN |
| 5. Echos du monde occulte. | |
| (A) Derniers moments de H. P. B. | Laura Coopers. |
| (B) « A vous jusqu'à la mort et après. » | William G. Jones. |
| (C) Incarnations de H. P. B. | A. P. SISKETT. |
| (D) Mouvement théosophique. | |

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

11, rue de la Chaussée-d'Antin. — PARIS

Bruxelles. — P. Lacomblez, 33, rue des Paroissiens

ABONNEMENT : un an, 10 fr. — Etranger, 12 fr. — Le Numéro : 1 fr.

8°R

10010



BUTS POURSUIVIS PAR LA SOCIÉTÉ THEOSOPHIQUE

EXOTÉRIQUE

1. *Former le noyau d'une fraternité universelle de l'humanité, sans distinction de sexe, de race, de rang ou de croyance.*
2. *Etudier les religions et les philosophies, spécialement celles de l'Antiquité et de l'Orient, afin de démontrer qu'une même Vérité est cachée sous leurs divergences.*

ESOTÉRIQUE

3. *Etudier les lois inexplicées de la nature et développer les pouvoirs psychiques de l'homme.*
-

Pour tous renseignements s'adresser au siège du **LOTUS BLEU**.

Prière d'envoyer les mandats d'abonnements à M. BAILLY, administrateur, 11, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris.

Les **REVUES** qui désireraient faire l'échange avec le **Lotus Bleu** sont priées de s'adresser également à M. BAILLY.

FRAGMENT II¹**LES DEUX SENTIERS**

Et maintenant, O Maître Compatissant, montre la voie aux autres hommes. Jette un regard sur ceux qui frappent pour être admis, et qui, dans l'ignorance et l'obscurité, attendent que la porte de la Douce Loi soit toute grande ouverte.

Voix des Candidats :

Ne révéleras-tu pas, toi qui es le Maître de ta propre Pitié, la « Doctrine du Cœur »¹ ? Refuseras-tu d'aider tes serviteurs à pénétrer dans le Sentier de la Délivrance ?

Réponse du Maître :

Il y a deux Sentiers, trois grandes Perfections et six Vertus, qui transforment le corps en l'Arbre de la Connaissance².

¹ Ce 2^e extrait du *Livre des Préceptes d'or* est la suite de la *Voix du Silence*.

Voir pour les notes, le glossaire à la fin.

Qui pourra en approcher ?

Qui y pénétrera ?

Qui voudra, tout d'abord, ouïr la doctrine des deux Sentiers en un, la vérité cachée dans le Cœur Secret ?³ La Loi qui, sans le secours de la science, enseigne la agesse et nous révèle une longue suite de douleurs.

Hélas ! hélas ! qu'il est triste de voir que tous les hommes possèdent Alaya⁴, qu'ils sont un avec la grande Ame, et qu'ayant un tel don, ils en profitent si peu !

Comme la lune est reflétée par les vagues tranquilles, ainsi l'est Alaya par le petit et par le grand ; on le retrouve dans le moindre atome ; et, malgré cela, il n'atteint pas au cœur de tous. Hélas ! que peu d'hommes profiteront de ce don, de cette inestimable faveur d'apprendre la vérité, la réelle perception des choses qui existent, la Connaissance du non-existant.

La voix de l'élève :

O Maître, que dois-je faire pour acquérir la Sagesse ?

O Sage ! que faire pour atteindre à la perfection ?

Arrive aux Sentiers. Mais, ô Lanoo, que ton cœur soit pur avant d'entreprendre le voyage. Discerne le réel du faux, l'immuable de l'éternel éphémère. Apprends, avant toutes choses, à ne pas confondre le Savoir-intellectuel avec la Sagesse de l'Ame, « l'œil » du « Cœur » de la Doctrine.

L'ignorance, vraiment, rend l'âme semblable à un oiseau qui serait enfermé dans un vaisseau sans air. Il n'y peut gazouiller, ni étendre ses ailes ! Alors, le chanteur reste muet ; et, silencieusement morne, meurt d'aspirations étouffées !

Mais l'ignorance est encore préférable à une tête savante qui ne possède pas la Sagesse de l'Âme, pour l'illuminer et la guider.

Sans air, les semences de la Sagesse ne peuvent germer et croître. Pour acquérir de l'expérience et en tirer profit, l'esprit a besoin d'espace et de profondeur, afin que cette expérience tende vers le diamant de l'Âme ⁵. Évite les réalités de *Maya*, et prends ton essor hors des illusions ; recherche l'éternel, l'immuable Sat ⁵, et méfie-toi des fausses suggestions de l'imagination.

Car, l'esprit est comme un miroir : il garde la poussière qu'il reflète ⁶. Il a besoin de la douce brise de la Sagesse de l'Âme pour chasser ses illusions. O débutant ! confonds l'Esprit à l'Âme.

Puis l'ignorance, ainsi que la Sagesse, fuit l'illusion ; détourne ta face des déceptions, défie-toi de tes sens ; ils sont faux. Mais en toi, — temple de tes sensations, — recherche, dans l'Impersonnel, « l'homme éternel » ⁷ et, l'ayant trouvé, médite en ton âme : tu es Bouddha ⁸.

Fuis la louange, Dévot : elle conduit à l'illusion personnelle. Ton corps ne s'appartient pas, ton Self est en

lui, sans faire partie de lui-même ; donc, ni la louange, ni le blâme, ne peuvent l'affecter.

La Self-Félicitation personnelle, ô Disciple, produit l'effet d'un fou vaniteux qui serait monté dans une très haute tour, et qui seul, assis, dans sa hautaine solitude, n'aurait que lui pour spectateur.

Toute fausse science est rejetée par la Sagesse, et la sainte Loi la disperse à tous les vents. La roue tourne pour tous : pour l'humble et pour l'orgueilleux. La « Doctrine de l'OEil ⁹ » est pour la foule ; la Doctrine du « Cœur » pour l'élu. Le premier s'écrie avec fierté : « Vois, je sais » ! Le dernier, celui qui humblement a amassé, confesse tout bas : « ainsi, ai-je entendu ¹⁰ ».

Le nom de la Doctrine du « Cœur » est, ô disciple, « Grand Tamiseur. »

La roue, de la bonne Loi, se meut rapidement ; nuit et jour elle moud. La balle est rejetée du grain doré, ainsi que le rebut de la fleur. La main, de Karma, guide la roue ; les révolutions marquent les battements du cœur du Karma.

La vraie connaissance est la fleur, et la fausse science le mauvais grain. Si tu veux manger le pain de la Sagesse, pétris la fleur dans les eaux claires d'Amrita *. Mais si tu pétris le mauvais grain avec la rosée de Maya, tu ne produiras pas, mais tu nourriras les noirs

* Immortalité.

corbeaux de la mort, oiseaux qui, dès leur naissance, sont voués à la corruption et à la tristesse.

Si tu as mis, dans ton cœur, la pensée de devenir Arhat : cesse d'aimer toutes choses. — Dis-leur qu'elles mentent.

Si tu as pris la résolution d'atteindre à la délivrance : hais ta mère et détourne-toi de ton fils ; désavoue ton père et appelle le : « Chef de famille », ⁴¹ car tu devras renoncer à l'homme, à l'animal, à toute affection. Considère tout comme une illusion.

Tels sont les enseignements des Tirthikas sceptiques. (Brahmanes ascétiques).

Si on t'enseigne que le péché naît de l'action et que l'inaction apporte le bonheur, réponds : — c'est faux. Si l'action humaine était arrêtée et l'esprit délivré de l'épreuve du péché et des fautes, cela serait nuisible au « Deva-Ego. » (l'Ego qui se réincarne). Ainsi enseigne la « Doctrine du Cœur. »

Le Dharma de « l'Œil » est l'enveloppe extérieure et le non-existant.

Le Dharma du « cœur » est l'enveloppe de Bodhi, (véritable divine Sagesse), le Permanent et l'Eternel.

La Lumière d'une lampe n'est brillante que si sa mèche est de bonne qualité et son huile pure ; pourtant sa flamme brille d'elle-même. « Les branches d'un arbre

sont secouées par le vent, tandis que son tronc reste immobile. »

L'action et l'inaction peuvent trouver place en toi ; que ton corps s'agite, mais que ton esprit ne se trouble point et que ton âme soit limpide comme le lac d'une montagne.

Veux-tu devenir un Yogi, du « Cercle du Temps » ? —

Alors Lanoo : —

Ne crois pas, que se retirer dans les forêts sombres, vivre dans une hautaine réclusion, et à part des autres hommes, mènent au but final de la délivrance ; ne crois pas davantage que les racines des plantes vivent et se désaltèrent avec la neige des hautes Montagnes.

Ta chair et tes muscles ne s'uniront pas à ton Self « silencieux ¹², » quand même tu te romprais les os, et ton devoir ne serait pas accompli par la nature et par l'homme, parce que ta forme grossière ne pècherait plus, ô Victime de tes Ombres ¹³.

Les bénis ont dédaigné ces pratiques. Le Lion de la Loi, le Seigneur de miséricorde, (Bouddha), apercevant la véritable cause des maux de l'humanité, abandonna immédiatement la douce, mais égoïste solitude des déserts silencieux. Au lieu de rester un Aramyaka ¹⁴, il devint le Professeur de l'humanité.

Après Julāi ¹⁵, sur le point de pénétrer dans le Nirvana, Bouddha prêcha par monts et par plaines, allant

dans les villes, discutant avec les Devas, hommes et dieux ¹⁶.

Accomplis des actes de bonté, et tu en recueilleras les fruits.

La compassion inactive produit un profond péché.

Ainsi parle le Sage.

T'abstiendras-tu d'agir ? Ce n'est pas ainsi que ton âme obtiendra sa liberté. Pour arriver au Nirvana, il faut posséder la Self Connaissance ; et la Self Connaissance ne s'acquière qu'en ayant la simplicité d'un cœur d'enfant.

Sois aussi patient, Candidat, que celui qui ne craint point la chute, qui ne court après aucun succès. Fixe l'attention de ton âme sur l'étoile dont tu es un rayon ¹⁷. L'étoile lumineuse qui scintille dans la lumière profonde de l'éternel-Étant, sur les plaines infinies de l'Inconnu.

Sois persévérant comme celui qui a l'éternité pour but. Tes ombres vivent et s'éteignent ¹⁸ : que ce qui est en toi vive éternellement ; que ce qui est en toi *Sache*, car cette Connaissance ¹⁹ n'est pas de cette vie illusoire : c'est l'homme qui était, qui est et sera, pour qui l'heure ne sonne jamais.

Répands de la semence de mérite, sur les champs de la future moisson, si tu veux trouver paix et repos. Accepte les maux de la naissance.

Ote-toi du soleil, et recule-toi dans l'ombre, pour faire plus de place aux autres. Les larmes qui abreuvant le sol desséché par les peines et les tristesses, produisent les bénédictions et les œuvres de la rétribution Karnique. Au-dessus de la fournaise de la vie humaine et de sa fumée noire, des flammes rapides voltigent ; flammes purifiées, qui s'élèvent progressivement sous l'œil du Karma, formant peu à peu l'édifice glorifié des trois vêtements du Sentier ²⁰.

Ces trois vêtements sont : Nirmānakāya, Sambhogakāya, et Darmakāya, robe sublime ²¹.

La robe ²² *Shangna* peut véritablement donner la lumière éternelle. La robe Shangna, seule, donne le Nirvāna de la destruction ; elle arrête la renaissance, mais, ô Lanoo, elle tue aussi — la compassion. Les parfaits Bouddhas, qui ont le don glorieux de Dharmakāya, ne peuvent plus venir en aide à l'homme pour son salut. Hélas ! sacrifieront-ils leur Self, au Self, et l'être au bien Universel !

Cette lutte, O Commençant, c'est le Chemin *ouvert*, c'est le chemin du bonheur personnel, évité par les Boddhisattwas du « Cœur Secret, » les Bouddhas de Compassion.

Vivre au bénéfice de l'humanité est le premier pas : pratiquer les six glorieuses vertus ²³ est le second.

Le don de l'humble robe Nirmānakāya, est de renoncer à l'éternel bonheur de son Self, pour aider à la libé-

ration de l'homme. Atteindre au Nirvâna béni et y renoncer, est le suprême, le pas final : — le plus haut Sentier de la Renonciation !

Apprends, disciple, que cela : c'est le Sentier *Secret*, choisi par les Bouddhas de la Perfection, qui sacrifient leur Self, au plus faible Self.

Si la « Doctrine du Cœur » est trop élevée pour toi, si tu as besoin de tes propres forces pour toi-même et que tu craignes de les employer pour autrui, — alors, tu es timide de cœur ; sois donc prévenu à temps, et contente-toi de suivre « l'OEIL de la Doctrine » de la Loi. Espère, pourtant, car si le « Sentier Secret » n'est pas atteint « aujourd'hui, » il sera « demain » à ta portée ²⁴. Retiens bien que pas un effort, non pas même le plus petit, — dans le bien ou dans le mal, — ne disparaîtra du monde des causes.

La fumée, même consumée, laisse des traces. « Une parole violente, prononcée dans les vies passées, n'est pas détruite : elle revient toujours ». Le poivrier ne donnera jamais de roses, ni l'étoile argentée du jasmin ne se changera en épine ou en chardon.

Tu peux faire naître « ce jour, » tes chances de demain. Pendant le « Grand Voyage », ²⁵ les causes sèment chaque heure ; elle produisent chacune leur moisson d'effets, car la rigide Justice conduit le Monde. D'une puissante poussée, toujours directe, la Justice

* Préceptes de l'Ecole des Prasanga.



apporte aux mortels une vie de bonheur ou de malheur ; le Karma se forme de toutes nos pensées et de toutes nos actions.

Fais une grande provision de bien, ô toi, doux de cœur ! Aie bon courage, et sois satisfait de ta destinée. Ainsi, est ton Karma ; le Karma du cycle de tes naissance, la destinée de toutes celles qui, dans la peine et la douleur, ont suivi ta trace. Destinée qui se réjouit et pleure de vie en vie, enchaînée à tes actions antérieures.

H. P. BLAVATSKY.

(Traduit par M^{me} V^{vo} Jury.)

Glossaire de la seconde Partie.

Les Deux Sentiers.

¹ Les deux écoles de la doctrine de Bouddha, l'ésotérique et l'exotérique, sont respectivement appelées la Doctrine du « Cœur » et la Doctrine de « l'Œil. » Bodhidharma les appelle, en Chinois, — et de là ces noms gagnèrent le Thibet : — le *Tsung-men* (ésotérique) et Kian-men (exotérique). Ce 1^{er} enseignement est ainsi nommé parce qu'il émane du « cœur » de Bouddha, tandis que la Doctrine de « l'Œil » fut l'ouvrage de sa tête ou de son cerveau. La « Doctrine du Cœur » est aussi appelée : « Sceau de Vérité, » symbole que l'on trouve en tête de presque tous les ouvrages ésotériques.

² « L'arbre de la connaissance » est une qualification donnée, par les disciples de Bodhidharma, (religion de la Sagesse), à

ceux qui ont atteint les hauteurs de la connaissance mystique, — aux Adeptes. Nâgârjuna, fondateur de l'école de la Madyamika était appelé « L'Arbre Dragon. » Le Dragon étant le symbole de Sagesse et de Savoir. L'arbre est honoré parce que c'est sous l'arbre de Bodhi (Sagesse), que Bouddha renaquit et devint l'Illuminé ; il y prêcha aussi son premier sermon et y mourut.

³ « Le Cœur Secret » se rapporte à la Doctrine ésotérique.

⁴ « Diamant de l'Âme, » Vajrasattva, « un des titres du Bouddha suprême, » Seigneur de tous les Mystères, » appelé Vajradhara et Âdi-Bouddha.

⁵ Sat, la seule éternelle et Absolue Réalité et Vérité, tout le reste étant illusion.

⁶ De la Doctrine de *Shin-Sien*, qui enseigne que l'esprit humain est comme un miroir qui attire et reflète chaque atome de poussière, et, ainsi que ce miroir, il doit être lavé et épousseté chaque jour.

Shin-Sien était le 6^{me} patriarche du Nord de la Chine, qui enseignait la doctrine ésotérique de Bodhidharma.

⁷ L'Ego se réincarnant est appelé, dans le Bouddhisme du nord, « l'homme véritable » qui s'unit avec son plus Haut-Self, — un Bouddha.

⁸ « Bouddha » signifie « Illuminé. »

⁹ Voyez note I. Le Bouddhisme ésotérique des masses.

¹⁰ La formule usuelle qui précède les inscriptions bouddhiques, indique que ce qui suit a été recueilli par la tradition orale de Bouddha et de ses Arhats.

¹¹ Rathapâla, le grand Arhat, s'adresse ainsi à son père dans la légende appelée Rathapâla Sûtrasanne. Mais comme de telles légendes sont allégoriques (*le Père de Rathapâla a une maison à sept portes*), de là le reproche de ceux qui en acceptent le sens *littéralement*.

¹² Le plus Haut Self, septième principe.

¹³ Dans les écoles mystiques, nos corps physiques sont appelés « Ombres. »

¹⁴ Ermite qui, retiré dans les jungles, vécut dans une forêt et devint un Yogi.

¹⁵ *Julai*, nom Chinois pour Tathâgata, titre appliqué à chaque Bouddha.

¹⁶ Toutes les traductions, du Nord et du Sud, s'accordent à montrer Bouddha quittant sa solitude, aussitôt qu'il eut résolu le problème de la vie, — c'est-à-dire, qu'il eut reçu l'Illumination intérieure, — et prêchant publiquement.

¹⁷ Selon l'enseignement ésotérique, chaque Ego spirituel est un rayon d'un « Esprit Planétaire. »

¹⁸ Les personnalités, ou corps physiques, appelées ombres, sont éphémères.

¹⁹ Esprit, (Manas) Principe pensant ou Ego dans l'homme qui a trait à la « Connaissance, » elle-même, parce que les Egos humains sont appelés *Manasa-Putras* : les fils de l'Esprit universel.

²⁰ Le même sentiment de vénération fait appeler : « Bouddha de Compassion, » les Bodhisattvas qui, ayant acquis le rang d'Arhat, (c'est-à-dire, qui ont traversé les 4 ou 7 Sentiers), refusent de passer en Nirvana ou de revêtir la robe Dharmakâya et de passer sur un autre rivage ; ce qui leur permet de venir en aide aux hommes, dans la limite du Karma.

²¹ Idem.

²² La robe Shangna, de Shangnavesu de Rajagriha, troisième grand Arhat ou Patriarche, ainsi que les Orientaux appellent la hiérarchie des 33 Arhats qui répandirent le Bouddhisme. Métaphoriquement robe Shangna veut dire acquisition de la Sagesse dont on se couvre pour entrer dans le Nirvana de destruction (*de la personnalité.*)

Littéralement, « robe d'initiation » des Néophytes.

Edkins déclare que ce « manteau d'herbe » fut importé du Thibet en Chine, sous la dynastie de Toug.

Les légendes Chinoise et Thibétaine disent que lorsqu'un Arhan est né « cette plante croît dans un lieu pur. »

²³ Pratiquer le « Sentier Paramita, » signifie : devenir un Yogi, avec le désir d'être un ascète.

²⁴ « Demain » indique la renaissance prochaine des existences dans une « Ronde. »

²⁵ Le Grand Voyage, ou le Cycle complet des existences dans une « Ronde. »

L'INTELLIGENCE COSMIQUE

(Suite¹.)

Nous nous proposons donc, afin de mettre désormais les esprits des théosophes en repos, au sujet de cette question de discorde, de prouver que la science moderne elle-même est à la veille de découvrir, au moyen de la philosophie, que la conscience est universelle, et de justifier ainsi les « rêves » d'Edison. Mais, avant de nous acquitter de cette tâche, nous désirons montrer aussi que, bien que plus d'un homme de la science soit pénétré et convaincu de cette opinion, il y en a bien peu qui soient assez courageux pour l'admettre ouvertement, ainsi que l'a fait le regretté D^r Pirogoff de Saint-Petersbourg, dans ses *Mémoires* posthumes. Lors de cette publication, un véritable cri d'indignation s'éleva parmi les collègues du célèbre pathologiste. Comment ? fit le public : lui, le D^r Pirogoff, que nous considérons à peu près comme la personification du savoir Européen, il croyait donc aux superstitions d'alchimistes timbrés ? Lui, qui, pour employer les paroles d'un contemporain :

¹ Voyez « le N^o 3 de la 2^e année du *Lotus Bleu* ».

« était l'incarnation même de la science exacte et des méthodes exactes de pensée ; qui avait disséqué des centaines et des milliers d'organes humains, et qui s'était ainsi familiarisé avec tous les mystères de la chirurgie et de l'anatomie, comme nous le sommes avec le mobilier dont nous nous servons journallement ; le savant pour lequel la physiologie n'avait pas de secrets et qui, plus que tout autre homme, était du nombre de ceux auxquels Voltaire aurait pu demander avec ironie s'ils n'avaient pas trouvé l'âme immortelle entre la vessie et le cœcum, — ce même Pirogoff laisse à sa mort un testament littéraire dont plusieurs chapitres entiers sont consacrés à la démonstration scientifique... »

Novoye Vremya, de 1887.

De quoi ? tout simplement de l'existence dans chaque organisme d'une « FORCE VITALE, » distincte et indépendante de tout procès sus chimique ou physique. Il acceptait, comme Liebig, l'homogénéité de la nature, ridiculisée et mise à l'index : un Principe de Vie, cette malheureuse téléologie persécutée, cette science des causes finales, qui est aussi philosophique qu'elle est *non-scientifique*, à en croire les académies impériales et royales. Mais voici son péché impardonnable aux yeux de la science dogmatique et moderne : le grand anatomiste, le grand chirurgien, eut la « témérité » de déclarer, dans ses *Mémoires*, que : « Nous n'avons aucune raison de rejeter la possibilité de l'existence d'or-

ganismes doués de propriétés qui feraient d'eux *la personification directe de l'intelligence universelle*, c'est-à-dire une perfection inaccessible à notre intelligence humaine... Parce que nous n'avons pas le droit de maintenir que l'homme est la dernière expression de la divine pensée créatrice. »

Tels sont les traits principaux de l'hérésie professée par un homme qui a occupé un rang élevé parmi les partisans de la science exacte de notre époque. Ses *Mémoires* prouvent clairement qu'il a, non seulement, cru à une Déité Universelle, à un Plan divin ou à la « Pensée divine » Hermétique, et à un Principe Vital, mais qu'il a enseigné tout cela et s'est efforcé de le démontrer scientifiquement. Il soutient, par exemple, que l'Intelligence Universelle n'a pas besoin d'un cerveau mécanique ou physico-chimique comme organe de transmission ; il va même plus loin encore et déclare son opinion dans les termes suivants :

« Il faut que notre raison accepte *nécessairement* une Intelligence infinie et éternelle qui guide et gouverne l'océan de la vie... *La pensée et le plan créateur, en parfaite harmonie avec les lois de l'unité et de la causalité, se manifestent avec évidence dans la vie universelle, sans la participation de la matière d'un cerveau... Ce principe de vie organisateur, dirigeant les forces et les éléments vers la formation des organismes, acquiert le sentiment de soi, la conscience de soi et se développe en races ou en individus. La substance, guidée et dirigée par le principe de vie prend la forme de certains types, d'après un plan général et défini...* »

Il explique ensuite cette croyance, en avouant que, durant sa longue vie, si riche en étude, en observation et en expérience, il n'a jamais pu :

« Acquérir la conviction que notre cerveau fût le seul organe de la pensée, dans l'univers entier ; que tout, en ce monde, à l'exception de *cet organe unique*, fût, sans condition, privé de sens, et que la seule pensée humaine fût capable de communiquer à l'univers une signification et une harmonie raisonnable dans son ensemble. »

Puis il ajoute à propos du matérialisme de Moleschott :

« Quelque grande que soit la consommation de poisson et de pois que je puisse faire, je ne consentirai jamais à mettre mon *Ego* « en cage » dans un produit extrait fortuitement de l'urine par l'*aïchimie* moderne. Si tel est notre sort que nous soyons condamnés à nous faire des illusions dans nos conceptions de l'Univers, mon « illusion » a, du moins, l'avantage d'être très consolante ; car elle me montre un Univers intelligent et des Forces dont l'activité travaille avec harmonie et entendement ; elle me prouve, de plus, que mon « Moi » n'est pas le produit d'éléments chimiques et histologiques, mais *une personification d'une Intelligence universellement répandue*. Je perçois cette intelligence et je me la représente comme agissant consciemment et librement, d'accord avec les mêmes lois qui existent pour guider ma propre intelligence, mais exempte de tout ce qui entrave notre individualité humaine et consciente. »



Et ce grand philosophe de la science dit ailleurs :

« *Ce qui est éternel et illimité n'est pas seulement une supposition de notre intelligence et de notre raison, mais un fait gigantesque en soi-même.* Que deviendraient nos principes de morale ou d'éthique, si la vérité éternelle et intégrale n'était pas là pour leur servir de base ? »

Les passages que nous venons de traduire *verbatim* des confessions d'un homme qui, durant sa longue vie, a brillé comme une étoile de première grandeur dans le firmament de la pathologie et de la chirurgie, prouvent suffisamment à quel point il était imbu et pénétré de la philosophie d'un mysticisme scientifique et raisonné. Nous sommes fiers, en lisant les *Mémoires* de ce savant de renom, de lui voir accepter, à peu près dans leur entier, les doctrines et les croyances fondamentales de la théosophie. Avec une intelligence scientifique aussi exceptionnelle dans les rangs des mystiques, les rires idiots et les satires de bas prix lancées contre notre grande philosophie par quelques « Libres Penseurs Européens et Américains, deviennent presque des hommages ; et nous y verrons plus que jamais la note dissonante du cri d'effroi jeté par le hibou qui se hâte de disparaître dans les ruines sombres dont il fait sa demeure, afin d'échapper à la lumière du soleil levant.

Comme nous venons de le dire, le progrès même de la physiologie est une preuve certaine que nous ne sommes pas loin de voir paraître l'aurore du jour où l'existence d'une intelligence universellement répandue

sera pleinement reconnue comme un fait accompli. Ce n'est qu'une question de temps.

Car, bien que la physiologie prétende que ses recherches n'ont d'autre but que de faire le résumé de toutes les fonctions vitales, afin de les classer définitivement en prouvant leurs relations mutuelles, ainsi que leurs relations avec les lois de la physique et de la chimie, partant avec des lois mécaniques comme expression finale, — nous craignons qu'il ne se trouve bon nombre de contradictions entre le but avoué et les spéculations de quelques-uns d'entre nos meilleurs physiologistes modernes. Peu d'entre eux, en effet, auraient le courage de retourner aussi ouvertement que le D. Pirogoff à la « superstition abandonnée » du *vitalisme*, et au *principium vitæ* de Paracelse, le principe de vie sévèrement exilé par la science ; néanmoins, en présence de certains faits, la physiologie ne peut offrir qu'une véritable perplexité à ses représentants les plus habiles. Et malheureusement pour nous, notre époque n'a pas le don de développer le courage moral. Pour la majorité des hommes, l'heure d'agir d'après la noble idée : « *principia non homines,* » n'a pas encore sonné. Pourtant, il y a des exceptions à cette règle générale ; et la physiologie, qui est destinée à devenir la servante des vérités occultes, a déjà témoigné en leur faveur. Il y a des hommes qui osent protester vigoureusement contre quelques propositions reçues jusqu'à présent, et quelques physiologistes, par exemple, commencent à nier que ce soient les forces et les substances de ce que l'on appelle la nature « inanimée », qui agissent exclu-

sivement dans les êtres vivants. Car, disent-ils avec raison :

« Le fait que nous rejetons l'intervention d'autres forces dans les organismes vivants, *dépend entièrement des limites de nos sens*. Les mêmes organes nous servent à l'étude de la nature animée et de la nature inanimée : or, ces organes ne peuvent recevoir que les manifestations d'une partie limitée du domaine du mouvement. Les vibrations qui passent jusqu'au cerveau, au moyen des fibres de nos nerfs optiques, atteignent notre perception, à travers notre conscience, comme des sensations de lumière et de couleur ; les vibrations qui parviennent à notre conscience, par les organes de l'ouïe, sont pour nous des sons ; et tous nos sentiments, quel que soit le sens par lequel nous en recevons l'impression, ne sont dus qu'au mouvement. »

Tels sont les enseignements de la science physique, et tels étaient, il y a des *æons* et des *millenniums*, ceux de l'Occultisme, dans leur plus simple expression. Voici, toutefois, la différence entre les deux enseignements, différence qui constitue une distinction de la plus haute importance : la science officielle ne voit, dans le mouvement, qu'une force ou une loi aveugle, opérant sans raisonnement ; l'occultisme, remontant jusqu'à l'origine même du mouvement, l'identifie avec la Dêité universelle, et donne à ce mouvement perpétuel et éternel le nom de « Grand Souffle ¹. »

Quelque limitée, néanmoins, que soit la conception de la Science Moderne au sujet de cette force, elle a

¹ Voyez : *Doctrine Secrète*. — Vol. 1, pages 2 et 3.

pourtant suggéré la remarque suivante à un savant de renom, actuellement professeur de physiologie à l'université de Bâle¹, qui parle comme le ferait un Occultiste :

« Ce serait une folie de notre part de nous attendre à devenir jamais capables de découvrir, dans la nature animée, au moyen de nos sens extérieurs seulement, ce quelque chose que nous sommes incapables de trouver dans la nature inanimée. »

Et le conférencier ajoute ensuite que l'homme étant doué « d'un *sens intérieur*, en outre de ses sens physiques », perception qui lui rend possible l'observation des états et des phénomènes de sa propre conscience, « il doit se servir de *ce sens* pour étudier la nature animée ; » cette profession de foi s'approche étrangement du domaine de l'occultisme. Il refute, de plus, l'assertion que les états et les phénomènes de la conscience représentent en substance les mêmes manifestations de mouvement que dans le monde extérieur, et base sa réfutation sur l'argument que tous les états et toutes les manifestations de ce genre n'exigent pas nécessairement l'extension de l'espace.

Notre conception de l'espace ne peut, selon lui, s'appliquer qu'à ce qui arrive jusqu'à notre conscience, au moyen de la vue, du toucher et du sens musculaire, tandis que tous les autres sens, toutes les tendances, tout ce qui *affecte* de l'une ou de l'autre façon, comme aussi l'interminable série de représentations de tout

¹ Ceci a été pris à une conférence faite par le professeur, il y a quelque temps.

genre, n'ont point d'extension dans l'espace, mais dans le temps.

Et il demande :

« Où donc faut-il placer maintenant une théorie mécanique ? On pourrait dire que telles sont les apparences, en effet, tandis qu'en réalité tous ces phénomènes nécessitent une extension de l'espace. Mais un tel argument serait complètement erroné. Notre unique raison pour croire que les objets, perçus par les sens, ont de l'extension dans le monde extérieur, repose sur l'idée qu'ils en ont l'apparence, pour autant qu'il est possible de les étudier et de les observer, au moyen des sens de la vue et du toucher. Toutefois, pour ce qui concerne le domaine de nos sens *intérieurs*, cette base supposée perd toute sa force, et son admission n'aurait aucun fondement. »

Le développement de cet argument est fort intéressant pour les théosophes. Voici ce que dit encore ce physiologiste de l'École Matérialiste moderne :

« Par conséquent, une connaissance plus directe et plus profonde de *Notre Nature intérieure* nous dévoile un monde *entièrement différent du monde qui nous est représenté par nos sens extérieurs*, nous révèle les facultés les plus hétérogènes, et nous montre des objets qui n'ont rien à faire avec l'extension de l'espace, et des phénomènes qui rentrent dans une tout autre catégorie que ceux que l'on peut observer au moyen des lois mécaniques. »

Les opposants du vitalisme et du « principe de vie, » ainsi que les partisans de la théorie mécanique de la

vie, ont, jusqu'à présent, fondé leurs opinions sur le fait supposé que, au fur et à mesure que la physiologie avancerait, ceux qui en font l'étude réussiraient aussi, de plus en plus, à en relier les fonctions avec les lois de la *matière aveugle*. Toutes les manifestations que l'on attribuait, autrefois, à « une force mystique de vie, » pouvait, selon eux, rentrer dans le domaine des lois physiques et chimiques. Ils réclamaient à grands cris (et continuent de le faire) l'établissement du fait que le temps viendra où le procès sus vital tout entier sera démontré ne représenter d'autre mystère qu'un phénomène du mouvement, extrêmement compliqué et gouverné exclusivement par les forces de la nature inanimée.

Mais voici qu'un professeur de physiologie déclare, malheureusement pour eux, que l'histoire même de la physiologie prouve tout le contraire, et il s'exprime dans ces termes de mauvais augure :

« Je maintiens que plus nos expériences et nos observations sont exactes et variées, plus nous pénétrons dans l'étude des faits, plus nous cherchons à comprendre les phénomènes de la vie, et plus nous réfléchissons, plus aussi nous faut-il acquérir la conviction que, même les phénomènes que nous nous croyions déjà capables d'expliquer par les lois physiques et chimiques, *sont en réalité impénétrables*.

Ils sont, au fond, infiniment plus compliqués que nous ne le pensons ; et nous nous trouvons, en ce moment, devant le fait que *ces phénomènes ne peuvent pas être expliqués par les lois mécaniques.* »

Voilà un coup terrible dans cette vessie gonflée, aussi vide qu'elle est dilatée, connue sous le nom de Matérialisme. Un Judas dans le camp des apôtres de la négation, des « Animalistes ! » Mais le professeur de Basle n'est pas une exception solitaire, comme nous venons de le montrer ; et plusieurs physiologistes pensent comme lui ; — il y en a même qui vont jusqu'à accepter, à peu près, *la libre volonté* et *la consicence*, dans les protoplasmes monadiques les plus simples !

(A suivre.)

(Traduit par M^{me} H. de Neufville.)

LA CLEF DE LA THÉOSOPHIE

(Suite.)

Ce que signifie véritablement l'annihilation.

Question. — J'ai entendu quelques Théosophes parler d'un fil d'or, auquel leurs vies sont enfilées ; qu'est-ce qu'ils veulent dire par là ?

Réponse. — Les livres sacrés Indous nous enseignent que ce qui passe par l'incarnation périodique est le *Su-tratma*, littéralement « l'Ame-Fil, » synonyme de l'Ego Réincarnant, Manas uni à *Bouddhi*, qui absorbe les

réminiscences manasiques de toutes nos vies précédentes; il doit son nom au fait que la longue série des vies humaines est enfilée, comme le seraient des perles, à ce seul et unique fil. Ces renaissances périodiques sont comparées, dans quelques Ouspanishads, à la vie mortelle dans laquelle reparaissent régulièrement le sommeil et la veille.

Question. — Voilà ce qui ne me semble pas très-clair; et je vais vous dire pourquoi. Un nouveau jour commence pour l'homme qui se réveille, mais cet homme est d'âme et de corps ce qu'il était la veille; tandis que, il se fait, à chaque incarnation, un changement complet qui s'étend non seulement à l'enveloppe extérieure, au sexe et à la personnalité, mais qui atteint même les capacités physiques et mentales. Il me semble que l'exemple que vous avez choisi n'est pas tout-à-fait juste. L'homme qui se lève, après avoir dormi, se rappelle parfaitement ce qu'il a fait hier, le jour auparavant et même ce qui s'est passé, il y a des mois et des années. Mais aucun d'entre nous n'a conservé le moindre souvenir d'une vie précédente, ni de faits ou d'événements qui s'y rapportent... Je puis, au matin, oublier ce que j'ai rêvé pendant la nuit; néanmoins, je sais que j'ai dormi, et j'ai la certitude d'avoir vécu durant mon sommeil. Mais, avant le moment de la mort, quelle réminiscence puis-je avoir de ma dernière incarnation?

Comment réussissez-vous à réconcilier ces contradictions?

Réponse. — Il y a des personnes qui se rappellent, pendant cette vie, leurs incarnations passées; mais

ce sont des Bouddhas et des Initiés. C'est ce que les Yoguis appellent Samma-Sambouddha, ou la connaissance de la série entière des incarnations précédentes.

Question. — Mais comment pouvons-nous comprendre cette comparaison, nous autres, mortels ordinaires, qui n'avons pas atteint Samma-Sambouddha ?

Réponse. — Par l'étude ; et en tâchant de mieux comprendre les traits caractéristique des trois formes de sommeil. Le sommeil est une loi générale et immuable, pour l'homme et pour l'animal ; mais il y a différents genres de sommeil, et il existe des rêves et des visions d'un genre plus différent encore.

Question. — Ceci nous conduirait à un autre sujet. Retournons au matérialiste qui, bien qu'il ne puisse refuser d'admettre l'existence des rêves, nie, cependant, l'immortalité en général et la persistance de sa propre individualité.

Réponse. — Et sans le savoir, le matérialiste a raison. Si un homme n'a aucune perception intérieure de l'immortalité de son âme et n'y croit en aucune façon, cette âme ne pourra jamais devenir Bouddhi-Faijasi, mais restera simplement Manas ; or, il n'y a point d'immortalité possible pour Manas seul. Pour vivre d'une vie consciente, dans le monde à venir, il faut, avant tout, y croire, durant l'existence terrestre. Toute la philosophie de la conscience et de l'immortalité de l'âme, après la mort, est bâtie sur ces deux aphorismes, de la Science Secrète. L'Ego est toujours traité comme il le mérite ; après la décomposition du corps, commence pour lui une période de conscience parfaitement lucide,

ou un chaos de rêves confus, ou un sommeil absolument exempt de rêves et en tout semblable à l'annihilation ; — ce sont les trois genres de sommeil. Si nos physiologistes découvrent la cause des rêves et des visions dans une sorte de préparation inconsciente, qui a lieu durant les heures de veille, pourquoi ne pas admettre la même possibilité pour les rêves *d'après la mort* ? Je le répète : *la mort est un sommeil.*

Après la mort, les yeux spirituels de l'âme voient défiler devant eux les différentes scènes d'une représentation, dont nous avons appris et souvent composé nous-mêmes le programme ; c'est la réalisation des croyances *justes* ou des illusions que nous nous sommes créées à nous-mêmes. Le méthodiste reste méthodiste, le musulman reste musulman, pour quelque temps, du moins ; et chacun vit dans un paradis imaginaire qu'il a lui-même rêvé et inventé. Tels sont les fruits que l'arbre de vie porte après la mort.

Il va sans dire que la réalité de l'existence de ce fait, en lui-même, ne peut pas être influencée par notre croyance ou notre manque de croyance à une immortalité consciente. Mais, évidemment aussi, la croyance ou le manque de croyance en cette immortalité, comme apanage d'entités séparées ou indépendantes, ne peut manquer de donner à ce fait une nuance spéciale, lorsqu'il s'applique à chacune de ces entités en particulier.

Commencez-vous à comprendre, maintenant ?

Question. — Je crois que oui. Le matérialiste qui, ne croyant en rien de ce qui ne peut lui être prouvé par le

témoignage de ses cinq sens, ou par un raisonnement scientifique basé exclusivement sur les données obtenues par ces mêmes sens, en dépit de leur insuffisance, — et rejetant toute manifestation spirituelle, voit dans cette vie l'unique existence consciente. Et il lui sera fait selon sa foi. Il perdra son Ego personnel et sera plongé dans un sommeil sans rêves, jusqu'au moment d'un nouveau réveil. N'est-ce-pas ainsi ?

Réponse. — A peu près ainsi. Souvenez-vous de l'enseignement pratique et universel des deux espèces d'existences conscientes : celle qui est terrestre et celle qui est spirituelle. La dernière doit être considérée comme la réelle, par le fait seul qu'elle appartient à la Monade éternelle, immortelle, toujours la même ; tandis que l'Ego réincarnant se couvre de vêtements nouveaux et complètement différents les uns des autres, dans chaque incarnation, tous, à l'exception de leur prototype spirituel, voués à une transformation radicale qui en efface jusqu'à la dernière trace.

Question. — Mais comment cela se fait-il ? Mon « Moi » conscient et terrestre peut-il périr, non seulement pour un temps, comme la conscience du matérialiste, mais encore si complètement qu'il n'en reste aucune trace ?

Réponse. — Il faut, d'après ce qui nous est enseigné, que tout périsse entièrement, à l'exception du principe qui, s'étant uni à la Monade, est devenu par là une essence purement spirituelle et indestructible, un avec elle pour l'Eternité. Mais, lorsqu'il s'agit d'un complet matérialiste, dont le « Moi » personnel n'a jamais pu

servir de réflexion à Bouddhi, comment ce dernier pourrait-il emporter dans l'Eternité une seule parcelle de cette personnalité terrestre ? Votre « Moi » spirituel est immortel, mais ne peut emporter dans l'Eternité, de votre soi actuel, que ce qui est devenu digne de l'immortalité, c'est-à-dire l'arôme seul de la fleur que la mort a fauchée.

Question. — Et la fleur, le « Moi » terrestre ?

Réponse. — La fleur, comme toutes les fleurs passées et futures qui ont fleuri et qui devront fleurir sur le rameau maternel, le *Sutratma*, tous enfants d'une seule racine, Bouddhi, retournera en poussière. Comme vous le savez vous-même, votre « Moi » actuel n'est pas le corps assis devant moi, en ce moment, et ce n'est pas non plus ce que j'appellerais Manas Sutratma, mais Sutratma-Bouddhi :

Question. — Mais cela ne m'explique en aucune façon pourquoi vous dites que la vie, après la mort, est immortelle, infinie et réelle, tandis que la vie terrestre n'est qu'un simple fantôme, une illusion ; car, enfin, cette vie d'après la mort a, pourtant, ses limites, bien que ces limites soient beaucoup plus étendues que celles de la vie terrestre.

Réponse. — Sans doute. L'Ego spirituel de l'homme se meut dans l'éternité, comme un pendule qui oscille entre les heures de la vie et de la mort. Mais, bien que les heures qui indiquent les périodes de la vie terrestre et de la vie spirituelle, soient d'une durée limitée, et bien que le nombre même de ces relais à travers l'Eternité, entre le sommeil et le réveil, l'illusion et la réa-

lité, ait un commencement et une fin, le pèlerin spirituel, néanmoins, est éternel. Voilà pourquoi la seule réalité, que nous puissions concevoir, est composée des heures de sa vie *d'après la mort*, durant lesquelles, désincarné, il se voit placé en face de la vérité et non point devant les mirages de ses existences terrestres et passagères, pendant la période de ce pèlerinage que nous appelons le « cycle des renaissances. » Ces intervalles, en dépit de leurs limites, n'empêchent pas l'Ego, qui se perfectionne de plus en plus, de suivre sans dévier, bien que lentement et graduellement, le sentier qui le mène à sa dernière transformation, lorsque cet Ego, ayant atteint son but, devient un être divin. Ces intervalles et ces degrés, au lieu d'entraver ce résultat final, y conduisent ; et l'Ego divin, sans ces intervalles limités, ne pourrait jamais atteindre sa destination. Je vous ai déjà donné une démonstration familière de ce procès sus, en comparant l'Ego ou l'individualité, à un acteur, et ses nombreuses et diverses incarnations aux rôles qu'il remplit. Est-ce que vous considéreriez ces rôles ou leurs costumes comme l'individualité de l'acteur lui-même ? Comme cet acteur, l'Ego est forcé de remplir, durant le cycle de la nécessité, et jusqu'au seuil même de *Paranirvana*, plusieurs rôles qui peuvent lui être désagréables. Mais, pareille à l'abeille qui va recueillant son miel de fleur en fleur et laissant ce qui reste aux vers de terre, notre individualité spirituelle, soit que nous l'appelions Ego ou Sutratma, rassemblant de chaque personnalité terrestre, dans laquelle Karma la force de s'incarner, le nectar seul des qualités et de la

conscience spirituelle, réunit le tout en un ensemble, et sort de sa chrysalide sous la forme du Dhyan Chohan glorifié. Il ne faut plaindre que les personnalités dont rien n'a pu être recueilli ; il est évident qu'elles ne peuvent pas survivre consciemment à leur existence terrestre.

Question. — Il paraît, alors, que l'immortalité est toujours conditionnelle pour la personnalité terrestre ; l'immortalité, en elle-même, n'est-elle donc pas non conditionnelle ?

Réponse. — Pas du tout. Mais l'immortalité ne peut pas toucher le *non-existant* : l'immortalité et l'Éternité sont absolues pour tout ce qui existe comme *Sat*, ou émane de *Sat*. La Matière est le pôle opposé à l'Esprit, et toutefois les deux sont UN. L'essence des trois en un, » (c'est-à-dire l'Esprit, la Force et la matière, est sans fin comme sans commencement ; mais la forme que cette triple unité revêt, durant ses incarnations, son extérieur, n'est certainement que l'illusion de nos conceptions personnelles. Voilà pourquoi nous ne donnons le nom de réalité qu'à Nirvana et à la vie universelle seulement, tandis que nous reléguons la vie terrestre, avec sa personnalité terrestre, et même son existence Dévakhannique, dans le royaume chimérique de l'illusion.

Question. — Mais, dans ce cas, pourquoi faire du sommeil, la réalité, et du réveil, l'illusion ?

Réponse. — Ce n'est qu'une comparaison destinée à rendre le sujet plus facile à saisir ; et cette comparaison est parfaitement juste, au point de vue des conceptions terrestres.

Question. — Et pourtant si la vie future est basée sur un principe de justice et sur une compensation méritée par toutes nos souffrances terrestres, je ne puis comprendre comment il se fait que bien des matérialistes véritablement honnêtes et charitables ne laisseraient absolument de leur personnalité qu'une fleur fanée.

Réponse. — Personne n'a jamais dit cela. Il n'est point de matérialiste, quelque incrédule qu'il soit, dont l'individualité spirituelle puisse mourir entièrement. Nous avons dit que, lorsqu'il s'agit d'un matérialiste, la conscience peut disparaître complètement ou partiellement, de sorte qu'il ne subsiste point de reste conscient de sa personnalité.

Question. — Mais alors c'est l'annihilation ?

Réponse. — Nullement. Un homme peut dormir d'un sommeil profond, pendant un long trajet en chemin de fer, et passer ainsi plusieurs stations dont il n'aura pas la moindre conscience ni le moindre souvenir, pour se réveiller à une autre station et continuer sa route à travers un nombre infini d'autres points d'arrêt, jusqu'à ce qu'il ait terminé son voyage ou atteint sa destination. On vous a parlé de trois genres de sommeil : le sommeil sans rêves, le chaos de rêves, et le sommeil lucide, dont les rêves deviennent de véritables réalités pour la personne endormie. Si vous acceptez l'un, pourquoi ne pouvez-vous pas croire à l'autre ? La vie future de l'homme sera d'accord avec ce qu'il a cru et ce qu'il s'est représenté à ce sujet. Celui qui ne s'attend pas à vivre, ne trouvera, dans l'intervalle qui sépare deux renaissances, qu'un vide absolu, semblable à l'annihi-

lation ; ce n'est que l'exécution du programme dont nous avons parlé, et ce programme est l'œuvre des matérialistes eux-mêmes.

Mais, comme vous le dites bien, il y a plusieurs classes de matérialistes. L'égoïste méchant, sans cœur, qui n'a jamais versé de larmes sur un autre que sur lui-même, et qui, par conséquent, a ajouté à son incrédulité une complète indifférence pour le monde entier, doit déposer, pour toujours, sa personnalité au seuil de *l'au-delà*. Cette personnalité n'a point de ramilles de sympathie pour les êtres qui l'entourent et par conséquent rien ne peut la rattacher à Sutratma ; il s'en suit naturellement que, lors du dernier soupir, toute relation entre les deux est rompue. Et comme ce matérialiste n'a pas de Devakhan, le Sutratma se réincarnera presque immédiatement. Mais ceux dont la seule erreur a été de ne pas croire à une autre vie, dormiront profondément et ne feront que perdre une station, — et le temps viendra pour l'ex-matérialiste où, se voyant lui-même à travers l'Éternité, il se repentira peut-être d'avoir perdu un seul jour, une seule station de la vie éternelle.

Question. — Pourtant, ne serait-il pas plus juste de dire que mourir est naître à une vie nouvelle, ou que c'est un nouveau retour à l'Éternité ?

Réponse. — Si vous le voulez. Mais n'oubliez pas que les naissances diffèrent entre elles et qu'il existe des naissances d'être « mort-nés, » qui sont les *insuccès* de la nature. Ensuite, d'après les idées reçues en Occident au sujet de la vie matérielle, les expressions « vivant »

et être » ne peuvent pas du tout être appliquées à l'état purement subjectif qui constitue l'existence de l'*au-delà*. Et c'est précisément parce que, à l'exception de quelques rares philosophes, qui ne sont pas lus en général, et qui, du reste, ne possèdent pas eux-mêmes assez de clarté pour rendre ce sujet compréhensible, vos idées occidentales concernant la vie et la mort ont fini par devenir si étroites qu'elles ont conduit, les uns à un grossier matérialisme, et les autres à cette conception plus matérielle encore de la vie future que les spiritualistes ont trouvée dans leur *Summer-land* (pays de l'été), où les âmes des hommes mangent, boivent, se marient et vivent dans un paradis aussi sensuel, mais seulement un peu moins philosophique, que celui de Mohammed. Et les conceptions ordinaires du chrétien sans éducation ne sont guère meilleures, car elles sont encore un peu plus entachées de matérialisme ; le ciel chrétien, avec ses anges tronqués, ses trompettes de cuivre, ses harpes d'or, et l'enfer avec ses flammes matérielles, ont l'air d'être une des scènes féeriques d'une pantomime de N. C. L.

Ce sont ces conceptions étroites qui vous rendent notre sujet si difficile à comprendre.

C'est parce que la vie de l'âme désincarnée, bien que douée de toute la lucidité de la réalité, comme dans certains rêves, est néanmoins affranchie de tous les formes grossièrement objectives de la vie terrestre, que les philosophes de l'Orient l'ont comparée aux visions que l'on a pendant le sommeil.

Termes définis employés pour exprimer des choses définies.

Question. — Ne croyez-vous pas que la confusion d'idée, qui envahit nos esprits au sujet des fonctions respectives des « Principes » de l'homme, provient de ce qu'il n'existe pas de termes fixes et définis pour désigner chacun de ces « Principes ? »

Réponse. — J'y ai pensé aussi, l'origine de toute cette confusion se trouve dans le fait que nous avons, au début, employé, dans nos expositions des « Principes » et dans nos discussions à cet égard, les noms Sanscrits, au lieu d'adopter immédiatement leurs équivalents en anglais, à l'usage des Théosophes ; — mais il faudra tâcher d'y porter remède, maintenant.

Question. — Et vous ferez bien, si par là vous pouvez éviter une plus grande confusion. Il me semble qu'il n'y a pas deux auteurs Théosophes qui, jusqu'à présent, aient réussi à donner le même nom au même « Principe. »

Réponse. — Pourtant la confusion est plus apparente que réelle. J'ai entendu quelques-uns de nos Théosophes critiquer des articles traitant de ces « Principes » et exprimer leur surprise à ce sujet ; mais, après examen, on ne pouvait y découvrir d'autre erreur que celle d'avoir employé le mot « âme » pour désigner l'ensemble des trois principes, sans en spécifier les distinctions. Nous devons au premier, et certainement au plus clair, de nos auteurs Théosophes, quelques passages très

compréhensibles, admirablement écrits, au sujet du « Soi Supérieur » ¹. Sa véritable pensée a aussi été mal comprise par quelques personnes parce qu'il a employé le mot « âme » dans un sens général.

Voici, néanmoins, quelques citations qui vous prouveront à quel point il sait rendre clair et distinct ce qu'il écrit à ce sujet :

« ... Une fois lancée comme individualité humaine ² sur le torrent de l'évolution, l'âme humaine traverse des périodes alternatives d'existence physique et relativement spirituelle, guidée par ses affinités Karmiques, elle passe d'un plan, ou d'un strate, ou d'une condition de la nature, à une autre ; vivant, durant ses incarnations, de la vie que son Karma lui a préparée, modifiant son progrès dans les limites des circonstances et se créant un nouveau Karma, suivant l'usage ou l'abus des occasions qui lui sont offertes, elle retourne, en traversant la région intermédiaire de Kama-Loka, à l'existence spirituelle (Dévakhan), après chaque vie physique, afin de se rafraîchir par un temps de repos et afin d'absorber graduellement, dans son essence, pour son progrès cosmique, la somme d'expérience qu'elle a recueillie « sur la terre, » pendant l'existence physique. Ce point de vue aura sans doute suggéré plusieurs déductions qui en résultent naturellement pour celui qui réfléchit au sujet que nous traitons.

¹ Voyez « transactions » de la « London Lodge » de la Société Théosophique, N^s f. Oct. 1885.

² L'«Ego Réincarnant », ou l'« âme humaine », comme il l'appelle ; le *Corps Causal* des Indous.

Par exemple, le transfert de la conscience de Kama-Loka au degré Dévakhanique de cette progression devrait nécessairement avoir lieu d'une façon graduelle¹ ; les diversités de conditions spirituelles ne pourraient être séparées entre elles par une ligne définie, et même les plans physique et spirituel, ainsi que le prouvent, du reste, les facultés psychiques des personnes vivantes, ne seraient pas si complètement fermées l'un à l'autre que les théories matérialistes le feraient supposer ; tous les états de la nature existeraient autour de nous simultanément et s'adresseraient à diverses facultés de perception ; et ainsi de suite.... Il va sans dire que les personnes qui possèdent des facultés psychiques restent, durant leur existence physique, en relation avec les plans de conscience superphysique ; et, bien que la majorité des hommes ne soit pas douée de ces facultés, nous sommes tous capables de nous trouver dans des conditions de conscience placées tout à fait en dehors de nos cinq sens physiques : — témoin, les phénomènes du sommeil et tout spécialement... ceux du somnambulisme et du mesmérisme. Nous, — c'est-à-dire les âmes qui sont en nous, — ne sommes pas lancés sans gouvernail sur l'Océan de la matière. Nous conservons évidemment quelques droits au rivage loin duquel nous flottons, pour un temps, et pour lequel quelque senti-

¹ La durée de ce « transfert », dépend, toutefois, du degré de Spiritualité atteint par l'ex-personnalité de l'Égo désincarné. Ce transfert, bien que graduel, s'effectue très rapidement pour ceux dont la vie a été très spirituelle et dure plus longtemps pour ceux qui ont une disposition matérialiste.

ment d'intérêt survit en nous. Il ne suffit donc pas de décrire le procès sus de l'incarnation comme une existence *alternative* dans les plans physique et spirituel, et de nous représenter ainsi l'âme comme une entité complète passant entièrement d'un état d'existence à l'autre. Il serait plus juste de dire que l'incarnation a lieu sur ce plan physique de la nature, par l'effet d'une émanation de l'âme. Il semblerait que la région spirituelle serait toujours la véritable demeure de l'âme, qui ne la quitterait jamais entièrement, et l'on pourrait raisonnablement, peut-être, désigner comme le Soi Supérieur cette partie *immatérialisable de l'Âme, qui habite en permanence le plan Spirituel.*

Ce « Soi Supérieur » est ATMA, et, comme le dit M. Sinnett, il est « immatérialisable » ; de plus, il ne peut jamais devenir « objectif », dans aucune circonstance, même pour la plus haute perception spirituelle. Car *Atman*, le « Soi Supérieur », est véritablement *Brahma*, l'ABSOLU, dont il ne se distingue point. Durant les heures de *Samadhi*, la conscience spirituelle supérieure de l'Initié est entièrement absorbée dans cette essence *Unique*, qui est *Atman*, et ne perçoit, par conséquent, plus rien d'objectif, puisqu'elle est une avec le Tout.

Quelques-uns de nos Théosophes ont pris l'habitude d'employer, comme termes synonymes, les mots de « Soi » et d'« Ego », et de désigner, sous celui de « Soi », l'individualité supérieure de l'homme, ou même simplement le « Soi » ou *Ego* personnel ; tandis que le terme « Soi » ne doit rigoureusement s'appliquer

qu'au *Soi Unique et Universel*. Voilà ce qui a produit la confusion.

Nous pouvons, lorsque nous parlons de Manas, le « corps causal », illuminé par Bouddhi, l'appeler l'« Ego supérieur », jamais le « Soi Supérieur ». Car même Bouddhi, l'« âme Spirituelle », n'est pas le Soi, mais seulement le véhicule du Soi. Et il ne faut jamais parler ou écrire au sujet d'un autre *Soi*, comme le Soi « Individuel » ou le Soi « personnel, » sans le désigner par ses qualités et ses traits distinctifs. Ainsi, dans l'excellent article sur le « Soi Supérieur », que nous venons de mentionner, ce terme est employé pour indiquer le *sixième principe* ou *Bouddhi* (conjointement avec Manas, car il va sans dire que, en dehors de cette union, l'âme ne posséderait aucun principe ou élément pensant) ; et tout naturellement il en est résulté des malentendus.

Ce qui est dit au sujet « de l'enfant qui n'a point de *sixième principe*, c'est-à-dire ne devient pas un être moralement responsable et capable de se créer un Karma, avant d'avoir atteint l'âge de sept ans, » prouve clairement ce que l'on entend ici par le Soi Supérieur. L'auteur de talent, auquel nous devons cet article, a donc parfaitement « le droit » d'ajouter que lorsque le « Soi Supérieur », a pénétré dans l'être humain, dont son essence sature la personnalité, — dans quelques rares organisations seulement — « les personnes douées de facultés psychiques pourront, » grâce à cette conscience, « obtenir de temps en temps la perception du Soi Supérieur, au moyen de leurs sens les

plus subtils. » Mais les personnes qui ne se servent du terme « Soi Supérieur » que pour désigner le Principe Universel et Divin, ont aussi « le droit » de ne pas le comprendre. Car, lorsque, sans être avertis à l'avance de cette transposition de termes métaphysiques ¹, nous lisons que « tout en se manifestant entièrement sur le plan, physique.... le Soi Supérieur reste, néanmoins, un Ego Spirituel et conscient sur le plan Spirituel de la nature », nous pourrons voir « Atma » dans le « Soi Supérieur » dont il est parlé ici, et, dans l' « Ego Spirituel, » Manas ou plutôt *Bouddhi-Manas*, ce qui fait que toute cette phrase nous semblera manquer d'exactitude.

Je proposerai donc, afin d'éviter, désormais, toute confusion de ce genre, de traduire littéralement en Anglais les termes occultes orientaux et d'adopter leurs équivalents définitivement à l'avenir.

<p>Le Soi Supérieur est</p>	}	<p>Atma, le rayon inséparable du Soi UNIQUE et Universel. C'est plutôt Dieu <i>au-dessus</i> de nous que Dieu en nous ; heureux l'homme qui réussit à en saturer son <i>Ego intérieur</i> !</p>
-------------------------------------	---	---

« ¹ Transposition de *termes Métaphysiques* » s'applique uniquement à la traduction des expressions Orientales ; ces termes n'ont jamais existé en Anglais, jusqu'à présent, et chaque Théosophe a dû inventer lui-même les mots destinés à rendre sa pensée. Voilà pourquoi il est plus que temps d'adopter une nomenclature définitive.

L'Ego
Spirituel et
Divin est

L'âme Spirituelle ou *Bouddhi*, dans son étroite réunion avec *Manas*, le principe de l'intelligence, sans lequel ce n'est point du tout, un Ego, mais simplement le *Véhicule* Atmique.

L'Ego
Supérieur ou
Intérieur
est

Manas, appelé le cinquième « Principe, » indépendamment de *Bouddhi*. Le Principe de l'Intelligence ne devient l'Ego Spirituel que lorsqu'il est complètement *uni* à *Bouddhi*; il n'y a point de Matérialiste qui ait en lui un Ego de cette nature, quelque grandes que puissent être ses capacités intellectuelles. C'est l'*Individua-lité* permanente, ou l'« Ego Réincar-nant. »

L'Ego
Inférieur ou
Personnel
est

L'homme physique uni avec son soi *inférieur*, c'est-à-dire les passions, les instincts et les désirs animaux. C'est ce que l'on appelle la « fausse personnalité », composée du *Manas Inférieur*, qui, conjointement avec *Kama-rupa*, agit au moyen du corps physique et de son fantôme, le « double ».

Le « Principe » qui reste, « *Prana* », la « Vie », pris dans sa véritable acception, est la force ou l'Energie qui rayonne d'Atma, la Vie Universelle et le SOI UNIQUE, c'est-à-dire SON aspect inférieur, ou plutôt physique, dans ses effets, parce que c'est l'aspect qui se manifeste.

Pranâ, la Vie, pénètre à travers l'être entier de l'Univers objectif, et n'est appelée un « principe » que parce qu'elle constitue un facteur indispensable et le *Deus ex machina* de l'homme vivant.

Question. — Je crois que cette division vaut mieux que la première, parce que les combinaisons en sont plus simples, l'autre est beaucoup trop métaphysique.

Réponse. — Le sujet deviendrait, en effet, plus facile à saisir, si le public et les Théosophes se décidaient à accepter cette division.

H. P. BLAVATSKY.

(A suivre).

Traduit de l'Anglais par M^{me} H. de Neuville.
(M. S. T.)

MAGIE BLANCHE ET MAGIE NOIRE

(Suite)

D'autres emploient l'opium, le hachich, etc. qui non seulement suspendent l'action de leur volonté et annihilent leur raison, mais excitent d'une façon morbide certaines facultés cérébrales; et les voilà précipités dans le domaine de la plus haute fantaisie, dans le délire le plus intense, et dans l'illusion des illusions.

Les diseurs de bonne aventure et les clairvoyants ordinaires de la vie ont tous chacun un moyen à eux qui les aide à fixer leur attention, à suspendre leur pensée, à rendre leur esprit passif. D'autres psychomètres s'hypnotisent en fixant un miroir, un cristal, une carafe pleine d'eau au ventre bien arrondi et lisse, et tous ils voient, et ce qu'ils voient peut être vrai ou faux, mais ils ne peuvent savoir où est la vérité, puisqu'ils ont tué ou endormi en eux la faculté seule capable de les aider à la découvrir.

L'Adepté, lui, tout en conservant l'usage de sa raison, sait rendre son imagination passive en gardant

dans toutes les circonstances de la vie la plus sereine tranquillité d'esprit.

Un lac dont les eaux sont constamment troublées ne réfléchira que des images indécises, confuses, bizarres, du paysage qui l'entoure et de tous les objets qui viendront s'y mirer.

Si un trouble permanent règne dans le monde intérieur d'un homme, si les sentiments combattent les sentiments, si les émotions se pressent tumultueusement, comme des vagues agitées, si le vent des passions souffle toujours en tempête dans une pauvre âme, que peut-elle faire ? paralysée qu'elle est par ses préjugés, aveuglée par son ignorance, affolée par ses désirs insensés, à quoi peut-elle aboutir ? si non, à se laisser aller à la dérive et à donner tête baissée contre tous les écueils, dont, par ses écarts d'imagination, elle a elle-même parsemé sa route.

Mais de même qu'une étoile sera toujours le même point brillant réfléchi par l'eau la plus mouvante, de même le principe des principes reste au milieu de toute cette confusion dans le même calme majestueux et la même quiétude divine. Mais il n'éclairera complètement la « demeure » que lorsque l'apaisement aura rendu la transparence aux différents milieux qu'il doit traverser.

Plus les émotions font rage, plus le pauvre esprit de l'homme est troublé, et plus son Esprit intérieur est refoulé au fond de sa prison.

« Quelquefois les murs qui s'élèvent entre lui et le premier deviennent d'une telle épaisseur que toute com-

munication cesse entr'eux, sous l'effort de forces qui lui sont diamétralement opposées et sur lesquelles il n'a plus aucun contrôle. L'Esprit, le Divin, l'Eternel, bondit au dehors de ce donjon de matière, et laisse l'homme comme un véritable cadavre dans lequel le principe spirituel est depuis longtemps inactif. »

(H. P. BLAVATSKY. ISIS DÉVOILÉE).

En donnant le champ libre à l'imagination, en se libérant du contrôle que doit lui imposer la raison, l'homme abandonne volontairement une de ses plus belles prérogatives, et s'expose aux plus graves dangers.

Dans le cours ordinaire de la vie, la raison guide toujours un peu plus, un peu moins, l'imagination ; mais, dans certaines conditions anormales, en dehors des extravagances où, sans guide, elle peut se laisser entraîner par les courants formés dans une précédente existence, elle sera exposée à devenir la proie d'une volonté étrangère qui fera d'elle ce qu'elle voudra.

Une personne qui rêve n'a aucune puissance de contrôle sur les actions qu'elle accomplit dans ce rêve, bien qu'elle puisse rêver qu'elle exerce sa volonté.

Pour le rêveur, les choses les plus impossibles au milieu desquelles il se trouve sont bien plus réelles que les objets physiques dont il n'a plus même aucune conscience.

Lorsqu'en songe on veut sauter un fossé et qu'on le saute, on n'a pas exercé effectivement sa volonté pour

cela, car on n'a suivi qu'une impulsion créée pendant la veille.

Une personne entrancée peut subir d'une telle façon l'influence de son magnétiseur que toute volonté est abolie en elle ; elle est dominée complètement par l'imagination de l'opérateur, qui en fait ce qu'il veut.

Les avenues de ses sens extérieurs sont closes ; elle vit entièrement dans le monde subjectif, dans lequel aucun objet matériel ne trouve place, et ce qu'elle voit est si substantiel, si vrai, que, si l'opérateur trace un principe dans son imagination à lui, et que, pour aider à cette opération il fasse sur le plancher une simple raie blanche avec de la craie, le pauvre sujet sera pris de la même épouvante que si un gouffre affreux s'ouvrait sous ses pas, et les conséquences les plus graves pourraient s'ensuivre pour la personne endormie, si, ayant affaire à un magnétiseur cruel, ce dernier, dans le but d'essayer ses pouvoirs, la forçait à franchir ce précipice imaginaire, mais véritable pour elle magnétisée.

Tout *mesmériseur* un peu expérimenté a le pouvoir de transformer pour son sujet l'eau en vin, et ce dernier s'enivrera en buvant de cette eau.

On peut même changer la chose la plus inoffensive en un violent poison imaginaire capable de tuer le sensitif, aussi sûrement que la substance la plus toxique.

Tout magnétiseur puissant peut exquisser dans son esprit les scènes les plus riantes et les plus belles, comme les plus désolées et les plus horribles, et, par l'effort de sa volonté, les transporter dans le plan men-

tal d'un sensitif, et ce dernier, bien que dans son état normal, bien qu'éveillé, en ressentira de la peine ou du plaisir. Et ces images que la volonté d'un magnétiseur implante ainsi dans un esprit, deviendront tellement siennes qu'elles pourront, de nouveau, réagir sur d'autres esprits et être perçues par eux.

Si un médium abandonne le contrôle de sa volonté à un être quelconque, il devient l'humble serviteur de cet être ; que ce soit une personne, même une idée fixe, un sentiment, ou une passion, un effet vraiment déprimant n'en sera pas moins produit sur le médium passif, effet proportionné à l'intensité de l'action manifestée par la cause agissante.

Les maîtres acceptés, recherchés même du médium, peuvent encore être un élémental, une coquille astrale, ou quelqu'autre malicieuse influence conduisant le pauvre *esclave* au crime ou le rendant fou, maniaque, ou épileptique.

Comment qualifier un tel abandon de soi-même ? Que dirait-on dans le monde d'un homme qui, pour les garder, confierait ses valeurs et tout son argent au premier vagabond venu, sur sa simple demande.

Et la force que le faible médium laisse aux mains de puissances plus ou moins grandes, qui l'incitent à agir ainsi, est un trésor autrement précieux que toutes les richesses de la terre !

L'imagination est un grand facteur dans nos modes d'observation, et la manière différente d'apprécier les mêmes choses ne vient que des états différents qui peuvent affecter cette première.

Un sauvage ne verra, dans une Minerve sculptée, qu'un curieux morceau de pierre, et dans le tableau du plus grand maître qu'un carré d'étoffe bizarrement colorée.

Dans une forêt, où un rêveur trouve, au milieu des vieux grands arbres, tout un monde féérique qui l'enchanté et le ravit, le positif, l'avare, ne sentira que le rapport prochain des hautes futaies.

Pour un poète, l'eau chante ; selon l'état de son âme, elle chante ou l'amour ou la gloire, ou la joie et la douleur ; pour l'industriel cupide, qui suppose une fortune dans sa force motrice, elle aura le tintement métallique de pièces d'or ou d'argent.

L'âme de celui qui sait s'épanche entre en communication avec tout ce qui l'entoure ; pour elle, tout s'anime, tout vit ; le nuage qui passe, le rocher qui surplombe, la montagne qui se dresse, le vallon riant ou la gorge solitaire et nue ; tout lui sourit et lui fait amitié, tout lui parle dans un langage qu'elle comprend, et elle répond à tout.

Mais, pour l'égoïste étroit et craintif qui ne pense et ne vit que pour lui, le monde est sans beauté ; il tremble constamment pour sa personnalité, dont il voit des ennemis partout, et marche dans la vie avec une figure farouche, des airs renfrognés ou menaçants.

Pour lui, dans la nature, rien d'intéressant ni d'attrayant, en dehors de son pauvre petit self, auquel il réserve toutes ses pensées et tous ses soins.

L'imagination d'un homme déloyal le portera à être méfiant et soupçonneux ; un voleur craindra toujours

d'être volé, et le médisant sera extrêmement sensible au moindre bavardage fait sur son compte.

Les impressions gravées dans l'esprit par l'imagination peuvent être de la plus grande force et de la plus grande ténacité.

Elles peuvent changer complètement l'extérieur d'une personne et blanchir ses cheveux en quelques instants. Elles peuvent marquer, défigurer, tuer l'enfant, dans le sein de sa mère ; elles peuvent encore lui briser les os ; elles sont même assez puissantes pour que leurs effets reçus par un individu deviennent visibles sur le corps d'un autre avec qui cet individu serait en sympathie.

L'imagination agit bien plus sûrement que n'importe quel médicament ; elle cause les maladies et leur cure ; elle nous induit dans les visions et les hallucinations, et produit les stigmates sur le corps des soi-disant saints.

Dans tous les départements de la nature, l'imagination fait des *miracles*, et les fait, soit sciemment, soit inconsciemment, puisque les animaux eux-mêmes en manifestent quelquefois les phénomènes sur leur extérieur.

Ne voyons-nous pas fréquemment certaines nuances disposées partout autour de l'endroit où se tient le plus longtemps le bétail, afin d'obtenir par ce moyen les pelages désirés ; l'observation ayant conduit à cette découverte que les teintes dominantes de la localité où un animal vit, pendant son temps de gestation, se retrouvent dans la robe du nouveau-né.

Les longues stries se détachant en noir sur le corps

fauve du tigre représentent les hautes et larges herbes de la jungle où il bondit ; les tachetures du léopard sont l'image des jeux d'ombre et de lumière que produit le rayon de soleil, lorsqu'ici et là il parvient à percer l'épaisseur feuillue de la sombre forêt qui vit naître le sauvage carnassier ¹.

Les forces de la nature, influencées par l'imagination de l'homme, agissent sur *l'imagination* de la nature, et créent des *tendances* sur le plan astral, tendances qui dans le cours de l'évolution finiront par s'exprimer en formes matérielles. C'est ainsi que les vices et les vertus de l'homme deviennent des réalités objectives.

Aussi, à mesure que l'esprit se purifie, la terre devient de plus en plus belle ; tout ce qu'elle nous donne s'affine, et les vices étant de jour en jour moins nombreux et moins grossiers, le caractère monstrueux des plantes vénéneuses et des reptiles venimeux s'affaiblit ; ainsi se restreint le champ d'étendue de ces horribles mal-faisants du globe, dans lesquels ces vices trouvent à s'objectiver.

Nous avons parlé ci-dessus de la ténacité des impressions faites sur l'esprit par l'imagination. Ces impressions sont telles qu'elles ne finissent point avec la vie des individus sur le plan physique. Tout sentiment intense, joie ou douleur, crainte ou espérance, qui laisse une forte empreinte sur l'esprit, affecte l'individu, non seulement pendant sa vie terrestre, mais encore au-delà.

¹ Sir Jonh Lubbock : Proceodings of the British association.

Exemple : une personne a cru sérieusement, pendant sa vie, à la damnation, qui selon les enseignements de son enfance devait punir d'une éternité de douleurs un seul *pêché mortel*. Cette personne, à son entrée dans l'état subjectif qui suit la mort, peut se croire parfaitement damnée, et toutes les affreuses images que son imagination s'était plu à lui former de l'enfer, en son vivant, deviendront de la plus grande réalité pour elle, et d'une telle réalité que, sous l'influence de l'horreur, de la frayeur que lui cause le milieu où elle croit se trouver, sans qu'il y ait eu catalepsie et enterrement précipité, sa pauvre âme éperdue reviendra chercher un asile dans le corps qu'elle a quitté ; elle préférera les horreurs réelles d'une vie de quelques instants dans un cercueil, ou aimera mieux supporter encore les affres de la mort, une seconde fois, plutôt que de rester dans des supplices fictifs, fruit de son imagination.

Les conséquences de telles impressions laissées sur les organes qui résistent à la mort terrestre ont encore des suites plus graves, car la conscience personnelle revient au malheureux inhumé, et c'est un être vivant et pensant qui gît dans la tombe et qui va, de nouveau, souffrir la mort, ou qui, selon l'intensité de son amour de la vie, va se transformer en vampire, en envoyant son corps astral chercher la substance dont il a besoin pour prolonger quelque temps son épouvantable existence ¹.

¹ Maximilien Perty « Vie mystichen Erscheinungen in der natur. »

Heureusement que, dans nos pays, ces malheurs sont assez rares ; mais il suffit qu'ils aient pu et qu'ils puissent encore avoir lieu pour que tous les soins soient donnés à une éducation tout à fait rationnelle ; et ce qui assurerait une plus grande sécurité aux vivants, c'est qu'après la mort on pratiquât partout la crémation des corps.

D'un autre côté, un grand criminel, un scélérat que l'échafaud attend et que l'aumônier de la prison a « préparé », « converti, » et persuadé que tous ses crimes et péchés lui étaient remis, et que, brebis errante rentrant au bercail, les anges l'attendaient les bras ouverts pour la porter dans le sein de Dieu, — ce criminel se trouvera transporté, à son arrivée dans la vie subjective, dans la même condition de célestes délices où il s'était vu plonger en imagination, lors de ses derniers entretiens avec le prêtre chargé de l'assister.

Mais ces impressions n'ont qu'un temps ; elles finissent par se dissiper, un peu plus tôt ou un peu plus tard.

Dans cet état particulier qui suit la mort de quelques esprits fortement frappés, pas plus que dans celui de Dévachan, l'imagination n'est capable de rien créer ou de générer quoi que ce soit ressemblant à une idée neuve. Elle vit, cette imagination, sur la *somme des impressions accumulées* pendant l'existence terrestre d'où ont évolué une innombrable variété d'états mentaux qui se continuent dans la vie subjective, au milieu de formes correspondantes à celles de la vie objective.

Ces formes ne s'évanouissent, avec leur raison d'être,

que lorsque les forces qui les ont produites se sont épuisées.

Ces états mentaux ne sont pas plus illusoires que les formes et les événements de la vie physique, ou, si l'on aime mieux, ils le sont absolument au même degré que tout ce qui n'a qu'un temps, passe et s'évanouit.

Le ciel et l'enfer seront un rêve, mais un rêve tout comme celui de la vie terrestre ; seulement la différence entre le rêve de la vie objective et celui de la vie subjective est que, durant le premier, nous pouvons faire usage de notre volonté pour contrôler notre imagination et diriger nos actes, tandis que, dans le second, nous sommes forcés de suivre l'impulsion donnée, sans qu'aucune puissance puisse intervenir pour en activer ou en diminuer l'essor.

Là, point de guide ni de direction ; nous ne récoltons que ce que nous avons semé, et la récolte bonne ou mauvaise, il faut la faire. Rien ne peut être modifié ; c'est l'heure des effets, et tout effort soit pour le bien, soit pour le mal, est perdu.

Ceux qui, sur la terre, dirigeaient leur imagination sur des hauteurs à la recherche d'un idéal sublime, le trouveront dans leur « Ciel », cet idéal ; et ceux que leurs désirs, leurs besoins amenaient dans les bas-fonds terrestres, s'enfonceront dans le milieu si dense où toutes leurs attractions les portent.

Il n'y a en fait, de Ciel et d'Enfer, que ceux que se créent les hommes ; mais, bien que créations personnelles, ces états de béatitudes et de tourments n'en sont

pas moins de la plus grande réalité pour celui qui les traverse.

Si nous voulons être sûrs de goûter, après cette vie, bonheur et paix, il faut, par l'habitude que nous aurons prise de vaincre nos mauvaises inclinations, de purifier notre imagination et de la tenir autant que possible sur des plans de plus en plus élevés, commencer par être heureux et paisible ici-bas.

Mais la voie la plus certaine pour atteindre au parfait bonheur, c'est de tuer en soi toutes considérations égoïstes, afin d'arriver à oublier sa personnalité.

Que cherchent donc les riches, les oisifs, dans les soi-disant plaisirs du monde, réunions, diners, bals, courses, théâtres, sinon des distractions? Et qu'est-ce donc que ces distractions qu'on recherche avec tant d'avidité, sinon le pouvoir de s'oublier soi-même, ne serait-ce qu'un instant?

Ils ne tendent qu'à cela ceux qui se jettent ainsi dans le tourbillon de jouissances illusoires; et, lorsque l'illusion cherchée a fait son œuvre, lorsqu'on est parvenu à ne plus penser à soi, mais à vivre d'une vie collective, en quelque sorte, dans le milieu où l'on s'est trouvé, alors on est content; le fardeau de la personnalité a été déposé pour un moment, et les épaules en sont tout allégées.

En général, de tous ces plaisirs recherchés, la musique ne tient-elle pas le premier rang? Pourquoi? c'est que dans l'harmonie des sons, l'absorption temporaire de notre personnalité peut se faire plus complètement.

Pourquoi le théâtre est-il aimé de tant de gens?

c'est que, pendant que nous vivons, sentons, pensons, souffrons, rions, pleurons, avec les personnages imaginaires du drame ou de la comédie, nous nous oublions, nous et toute la suite de misères et de joies mêmes qui font partie de notre existence, et qui, en fait, sont aussi fictives que celles dont la simple représentation sait tant nous émouvoir.

L'acteur célèbre, celui qu'on appelle grand artiste, est celui qui sait absorber notre attention, au point d'éteindre en quelque sorte l'idée, la conscience de notre existence personnelle ; c'est celui qui, s'inspirant petit à petit de notre enthousiasme, arrive à faire vibrer avec la sienne, dans un commun accord, dans un même et intime sentiment d'union, la grande majorité des âmes présentes.

C'est un fait bien reconnu que le meilleur acteur ne peut pas continuer à bien jouer, lorsque tout à coup la sympathie de la salle lui fait défaut.

Un orateur qui est en plein accord d'idées avec son auditoire puisera, sans qu'il s'en doute, dans les sentiments de cet auditoire. Souvent, pour se mettre tout à fait à l'unisson des pensées de ceux qui l'écoutent, oubliant ce qu'il s'était proposé de dire, il change à son insu le tout ou une grande partie de son discours ; et là, il n'y a pas « d'Esprit, » de génie intérieur ou extérieur, qui vienne lui souffler quoi que ce soit.

Tout orateur sensitif est impressionné par les pensées de ceux qui l'entourent ; ce sont elles qui l'inspirent.

C'est encore le même besoin de nous oublier qui

nous pousse, quand nous recherchons les émotions que nous procurent les cérémonies des différents cultes.

Lorsque nous entrons dans une cathédrale ou dans un temple, dont l'architecture nous remue, que les divins accords d'une musique sacrée viennent frapper nos oreilles, agiter notre cœur, où ils trouvent un écho, que le parfum des fleurs, l'odeur de l'encens, font s'épancher notre âme, en diminuant l'attraction terrestre, nous sommes heureux ; et nous sommes heureux, parce que dans les régions élevées où nous pouvons nous tenir, pendant un temps plus ou moins long, selon le degré d'enthousiasme religieux qui nous anime, nous perdons de vue notre pauvre petit self, notre misérable personnalité, pour l'extension de laquelle nous faisons tout, et dont l'insupportable poids nous accable.

Mais ces sensations, pour si haut qu'elles soient, par rapport à d'autres du caractère le plus grossier, ne sont encore que des illusions ; car si nous nous obstinons à chercher la vérité dans l'expression extérieure de la forme, qui n'est que la représentation de son principe, nous ne rencontrerons que ténèbres où nous voudrions trouver la lumière.

Tant que nous tiendrons des déités personnelles comme autant de réalités, nous aurons plus que jamais conscience de notre propre « Je ».

Tant que nous ne comprendrons pas l'existence d'un tout dont nous sommes une partie, nous aurons conscience d'un moi étroit et exclusif, qui se concentrera sur lui-même, au lieu de s'élargir, car la croyance en un Dieu personnel fortifie dans l'homme l'illusion du

« moi » ; elle le rend égoïste, injuste et lâche, en l'incitant à se rendre favorable cet être, tout puissant dispensateur de toutes choses, et à essayer d'en obtenir le plus de grâces possibles, méritées ou non.

✓ Cette croyance néfaste établit l'autocratie des ministres de ce Dieu particulier ; elle met le faux prêtre sur le trône d'où le vrai Dieu a été exclu.

Une Conception aussi trompeuse de la divinité a eu et a les conséquences les plus funestes pour l'humanité ; elle détruit la pureté de la femme, la dignité de l'homme, et les dégrade l'un et l'autre, au lieu d'élever leur caractère.

Celui qui s'est mis au-dessus de l'illusion de la forme et sait reconnaître l'existence du vrai Dieu n'a nul besoin d'une configuration quelconque pour le captiver. Il se rit des rites et des puérités d'un culte.

Il n'a que faire des cérémonies extérieures, celui qui se sait le temple vivant de l'être infini ; c'est dans le plus profond de son âme qu'il adore perpétuellement, en esprit et en réalité, par une suite de pensées et d'actes de plus en plus morales et pures, le premier des premiers, le grand des grands, l'Éternel des éternels, avec qui il doit, un jour, complètement se confondre.

Si nous semons les illusions sur notre route et que nous nous y attachions, nous ne récolterons que souffrances ; si nous faisons dépendre notre bonheur de formes éphémères, il ne durera pas plus que ces dernières et passera avec elles et comme elles.

Un bonheur durable ne peut se trouver que dans

l'état d'impersonnalité, état qui n'a nul besoin d'une forme définie pour s'affirmer.

Ce n'est que lorsque l'homme se sera dégagé de la matière qui le retient étroitement serré dans ses liens, ce n'est que lorsqu'il aura vaincu sa nature terrestre, avec toutes les illusions qui lui font cortège, qu'il pourra enfin s'élever dans la région de l'éternelle vérité et du bonheur permanent.

D^r HARTMANN.

Traduit de l'anglais par M^{me} CAMILLE LEMAITRE.

(M. S. T.)

(*A suivre.*)

ÉCHOS DU MONDE OCCULTE

DERNIERS MOMENTS DE

H. P. B.

Elle vécut dans l'angoisse et mourut dans le travail, mais elle eut de la gloire et elle fut aimée.

COMMENT ELLE NOUS LAISSA

Ayant eu le privilège d'assister H. P. B., pendant sa dernière maladie et à ses derniers moments, j'ai été requise de contribuer aux « mémoires » qui ont été écrits pour nos frères et nos sœurs, en Théosophie, privés par l'éloignement de voir H. P. B. et de vivre constamment avec elle.

Ce fut un mardi, 21 avril, que j'allai m'installer à Head-Quarters, comptant n'y passer que quelques jours, lorsque les événements inattendus qui suivirent m'obligèrent à demeurer quelques semaines. A mon arrivée, H. P. B. semblait être en parfaite santé, et le mercredi suivant, 23, s'occupa de la Loge et demeura à causer librement avec les amis qui l'entouraient et qui restaient habituellement avec elle après les affaires de la soirée ; alors, elle se retirait dans la pièce où, chaque soir, elle prenait son café, avant d'aller se reposer, et les membres, qui vivaient à Head-Quarters, l'accompagnaient et s'asseyaient autour d'elle. Le jeudi et le vendredi qui suivirent furent très paisibles et rien ne faisait présager qu'une quinzaine après nous aurions à pleurer notre bien-aimée H. P. B. Dans la soirée du dimanche, elle fut tout particulièrement en bonne santé. Le Docteur Mennell, qui avait été appelé, fut extrêmement satisfait de son état. Ma sœur, M^{me} Cooper-Oakley, moi

et un ou deux autres membres, nous restâmes avec elle jusqu'à 11 heures et quand elle se retira, elle nous souhaila une joyeuse : « Bonne nuit à tous ».

Le matin suivant, la femme de chambre de H. P. B. vint de bonne heure à ma chambre et me dit que la nuit avait été fort mauvaise et que H. P. B. était saisie d'un accès de frissons. Très peu de temps après, je fus auprès d'elle, et d'un coup d'œil je vis qu'elle avait une forte fièvre. Le docteur fut immédiatement appelé, et H. P. B. passa la journée dans une alternative de fièvre et d'abattement. Tard, dans l'après-midi, le docteur revint et déclara qu'elle avait l'Influenza. La fièvre était très forte, la température de son corps s'élevant à 105°. Le Dr Menzell, prévoyant des complications dans la maladie, par suite de son état chronique de faiblesse, prit son cas au sérieux et exigea qu'un membre responsable de la maison vint en aide à la femme de chambre, afin que les médicaments et la nourriture fussent donnés très ponctuellement.

Ce devoir m'incomba, car la comtesse de Wachtmeister, occupée tout le jour, ne pouvait veiller la nuit, et ma sœur, qui venait d'être sérieusement malade et très prise par des affaires, n'eut pas l'autorisation du médecin.

A partir de cette mémorable nuit de dimanche, 26 avril, commença une suite non interrompue de malheurs : la maladie d'un membre après l'autre, dans la maison, nous donnant de grandes occupations, qui nous faisaient un peu oublier l'inquiétude que nous causait l'état de maladie de notre bien-aimée. Les heures passaient lentement, en alternatives de repos et de sommeil, et le matin n'amena, pour ainsi dire, pas de changement. H. P. B. avait son grand fauteuil, dans sa chambre, près de son lit, afin qu'elle pût changer de temps en temps de position. Quoiqu'elle fût très malade, elle s'inquiétait de ce qui se passait et demandait des nouvelles de M. Sturdy qui souffrait aussi de l'Influenza. M. Mead ayant proposé de le faire venir à Hed-Quarters, elle n'eut de repos avant que l'on eût envoyé auprès de lui.

H. P. B. souffrit beaucoup ce jour-là, et quand le docteur Menzell revint, il fut inquiet de voir que la fièvre était toujours très forte. Il changea de médicament et donna une préparation de salicylate ; il fallait faire tomber la fièvre et il décida de revenir à minuit pour constater les résultats. Il donna des ordres très strictes pour mesurer la température du corps, avant de donner chaque dose, car il aurait pu être dangereux de continuer à appliquer le remède, si la température du corps se fût abaissée. Avant qu'il ne revint, une troisième dose

semblait être utile, quand je crus prudent de ne pas l'administrer, ayant constaté un abaissement dans la température, et de plus je remarquai que le remède commençait à causer beaucoup de malaise à la malade. Quand le docteur revint, il y avait du mieux ; il approuva ce qui avait été fait. Elle passa relativement une bonne nuit, et au matin du mardi la fièvre avait presque disparu.

Ce jour, et la nuit suivante, tout sembla aller mieux, car bien que la faiblesse fût très grande, aucune complication n'apparut et notre chère malade put prendre quelque nourriture. Le mercredi soir, 30, H. P. B. commença à souffrir de la gorge, et d'heure en heure, la difficulté de saliver augmenta, sa toux devint violente et sa respiration très difficile. Le vendredi matin, elle n'était pas mieux, et quand le docteur vint une esquinancie s'était formée dans le côté droit de la gorge ; des sinapismes chauds furent appliqués et elle en obtint du soulagement. Pendant la nuit, l'esquinancie creva, et, au retour, le docteur fut satisfait de l'état de H. P. B. Le mieux cependant ne dura pas longtemps, une mauvaise nuit suivit et vers le matin, on constata une nouvelle esquinancie dans la gorge, c'était un abcès de la trachée artère. Le jour suivant, ainsi que la nuit qui succéda furent affreux, et le dimanche matin, H. P. B. était bien mal, car elle ne pouvait plus prendre de nourriture et sa faiblesse était extrême. Le lundi et le mardi n'amènèrent pas de changement, l'abcès disparut pourtant, mais les bronches restèrent très affectées, et la difficulté de respirer continuait ; on fut obligé de se servir constamment de l'éventail pour l'aider à respirer. Le mercredi, 6 mai, elle s'habilla et alla dans le petit salon, où le lunch était servi ; elle resta quelque temps sur le sofa ; dans la soirée, le Docteur Mennel la trouva relativement bien, la fièvre était tombée, mais sa grande faiblesse et la difficulté de sa respiration lui causaient une profonde angoisse. Plusieurs fois, H. P. B. dit au Docteur qu'elle sentait la mort approcher et qu'elle ne pouvait lutter plus longtemps. Mais lui, sachant combien de fois elle avait vaincu la maladie, lui répondit d'espérer. Réellement, je puis dire que c'était le sentiment de toute la maison, car bien que voyant l'état sérieux de sa maladie nous ne pouvions croire qu'elle pût nous laisser.

Un mauvais symptôme s'était affirmé dès le début de la maladie, H. P. B. avait perdu tout désir de fumer. Après que la fièvre fut tombée, elle essaya de recommencer, mais, n'y trouvant aucun plaisir, elle y renonça. Quand le docteur venait, elle, autrefois, lui roulait une cigarette ; depuis cette maladie, elle n'y

songeait pas ; dans le courant de cette matinée, avec beaucoup d'efforts, elle essaya d'en rouler une ou deux, et à la fin devenant trop faible, MM. Mead et Wright furent appelés à ce dessein. La nuit du mercredi fut le point culminant du mal ; vers minuit un tel changement survint, que nous crûmes qu'elle allait nous laisser ; son pouls ne battait plus, et il semblait qu'elle fût hors de respiration. L'attaque passa, elle fut mieux et pour quelque temps le danger disparut. A la première heure, du jeudi matin, M. Wright vint avec le Docteur Menne] et ils restèrent quelque temps à surveiller les effets du médicaments qu'il avait donné ; — pendant le jour, H. P. B. sembla aller mieux et vers les 3 heures de l'après-midi elle s'habilla et sans être beaucoup assistée, elle se rendit dans le petit salon ; elle y fit apporter son fauteuil, qui fut placé dans son ancienne position, près de sa table à écrire ; elle s'appuya négligemment contre la table. Le fauteuil était tourné en face de la chambre, et quand H. P. B. fut assise, sa table de cartes devant elle, elle essaya « de faire une patience ». Malgré tous ses courageux efforts pour paraître calme, elle souffrait affreusement, et son grand pouvoir seul put lui faire supporter son étouffement ; cette difficulté de respirer avait mis sur son visage une expression intense d'une telle douleur, que sa chère figure faisait mal à voir, et ce qui était le plus douloureux à contempler c'est quand elle essayait de retourner à ses vieilles habitudes. Le Docteur Menne] vint peu de temps après 5 heures et, étonné de la voir debout, la félicita de son grand courage : elle lui répondit : « Je fais de mon mieux, docteur » ; sa voix était étouffée, c'était comme un sifflement, et elle haletait, mais pourtant elle prêtait l'oreille aux conversations. Elle tendit au docteur une cigarette qu'elle était parvenue à rouler : ce fut sa dernière. Le docteur demanda à H. P. B. de recevoir un confrère, le docteur Miller et de lui permettre de l'ausculter ; elle y consentit ; celui-ci vint aussitôt et une consultation eut lieu ; le docteur Menne] appela M^{me} Oakley, et moi pour entendre l'opinion de son confrère. Il trouva la situation de H. P. B. très grave, à cause des bronches attaquées et de son extrême faiblesse. Il ordonna une cuillerée à soupe d'eau-de-vie, toutes les deux heures, et d'augmenter la quantité, si c'était nécessaire.

Ce nouveau traitement fut immédiatement commencé et il sembla produire quelque bien. Peu de temps après, le docteur Menne] laissa H. P. B. qui retourna dans sa chambre et de nouveau son fauteuil fut transporté près de son lit ; elle était très fatiguée, mais, selon son habitude, elle s'informa des autres malades et elle désira particulièrement qu'à la loge il y

eût un bon meeting. Sa dernière nuit avec nous fut une nuit douloureuse, ne pouvant presque plus respirer, elle ne trouvait plus de position ; tous les remèdes furent essayés en vain, et, finalement, elle fut obligée de rester assise dans son fauteuil, soutenue par des oreillers. La toux disparut presque, cédant à son grand épuisement, quoiqu'elle eût pris médecine et stimulant avec régularité. Vers 4 heures du matin, H. P. B. sembla mieux, son pouls reprit de l'activité, et je la laissai à 7 heures, tout étant tranquille. Ma sœur me remplaça, et quand je revins, après quelques heures de repos, je trouvai un mot du docteur qui me donnait son opinion sur H. P. B. Peu à près, 9 heures, il était venu et son rapport était satisfaisant ; le stimulant avait eu un bon effet et le pouls était plus actif ; il ne voyait pas de cause de plus grande anxiété ; il me recommandait de me reposer quelques heures et avait permis à ma sœur de retourner à ses affaires. Vers 11 h. 30, je fus appelée par M. Wright qui me dit de venir immédiatement, que H. P. B. était plus mal, et que la garde ne pensait pas qu'elle pût vivre encore quelques heures. Je me précipitai dans la chambre, et je vis l'état critique dans lequel elle était. Elle était assise dans son fauteuil ; je m'agenouillai devant elle, lui demandant d'essayer de prendre le stimulant, quoique trop faible pour tenir le verre elle-même, elle me permit de l'approcher de ses lèvres et essaya de boire et après cela nous ne pûmes lui donner que bien peu de nourriture dans une cuillère. La garde déclara que H. B. P. vivrait encore quelques heures, mais soudain un grand changement se fit, et quand j'essayai d'humecter ses lèvres, je vis ses chers yeux déjà vitreux, quoiqu'elle gardât sa connaissance jusqu'à la fin. Dans le courant de sa vie H. P. B. remuait continuellement un pied, quand une préoccupation la tourmentait ; elle conserva ce mouvement presque jusqu'à son dernier moment. Quand toute espérance fut presque perdue, la garde quitta la chambre, nous laissant, MM. C. F. Wright, W. R. Old et moi auprès de notre bien-aimée ; les deux premiers s'agenouillèrent en face d'elle, chacun tenant une de ses mains, et moi à son côté, un bras autour d'elle supportant sa tête, nous restâmes ainsi immobiles, pendant quelques minutes, et H. P. B. nous quitta si doucement qu'à peine nous nous aperçûmes de la seconde où elle cessa de respirer ; un grand sentiment de paix remplit la chambre et nous restâmes agenouillés jusqu'au moment où ma sœur arriva, ainsi que la comtesse. Je leur avais fait télégraphier, ainsi qu'au docteur, quand la garde nous avait quittés, mais elle n'arrivèrent pas assez à temps pour voir H. P. B. Le temps ne fut pas perdu en vains regrets : nous essayâmes tous de nous représenter ce qu'elle aurait dé-

siré, dans une pareille circonstance, et nous fûmes seulement reconnaissants de ce qu'elle était délivrée de ses souffrances. Il semble que sa perte est un rayon de lumière enlevé à nos ténèbres ; pourtant, si les instruments qui serviront à poursuivre le travail de notre Société, n'existaient pas, elle ne nous aurait pas abandonnés. Elle nous laisse comme legs la Société qu'elle a fondée, le service auquel sa vie a été consacrée et la profondeur de notre amour et de notre loyauté sera mesuré à la vaillance de notre travail.

LAURA M. COOPER (M. S. T.)

..

A VOUS JUSQU'A LA MORT ET APRÈS !

C'est ainsi que notre Maître bien-aimé et amie, H. P. B. terminait toutes les lettres qu'elle m'adressait.

Et, maintenant qu'elle vient de partir, je sens toujours près de moi et toujours puissant, le pouvoir magique et irrésistible qu'elle finissait par exercer sur tous ceux qui mettaient leur confiance en elle.

Heureux vraiment est le Karma qui, pendant tant d'années, à partir de 1875, époque où je la rencontrai pour la première fois, m'a fait rester fidèle à cette amie, qui fut toujours mon maître et mon guide.

C'est à New-York que, sur sa demande, je lui fus présenté par le colonel Olcott, dans son appartement d'Irving Place, où elle était, comme elle le fut toujours, entourée d'envieux, de curieux, de riches et de pauvres.

Ses yeux m'attirèrent tout d'abord ; il me semblait que j'avais dû les connaître déjà, dans des existences antérieures, depuis longtemps écoulées, de même qu'elle me regarda, à cette première entrevue, comme une personne déjà connue. J'allais à Elle, comme l'ami à la recherche de celui qui, seul, peut lui montrer où sont les plans cachés pour l'œuvre à accomplir.

Du premier coup, elle fut franche et sincère et répondit à

mon appel, — non par des explications, mais en me montrant et en continuant la tâche.

C'était comme si nous nous étions quittés la veille, en laissant à élucider quelques détails de l'œuvre commencée avec des visées identiques ; — en face l'un de l'autre, il y avait le maître et l'élève, le frère aîné et le frère cadet, tous deux voués à la même fin. — Mais, elle, elle avait le Pouvoir et le Savoir qui appartient aux Lions et aux Sages.

L'espace me manquerait pour raconter tous les phénomènes qu'elle exécuta pour moi, pendant tant d'années, et je n'ai pas même le désir de le faire.

Comme elle le disait souvent, elle-même : « Les phénomènes ne prouvent rien, et peuvent mener certaines âmes au doute, ou au désespoir. — Et encore je ne crois pas que ces phénomènes fussent accomplis précisément pour moi, car, à cette époque, Elle projetait par tout le pays des rayons de force, et j'avais la bonne fortune de me trouver placé au centre de ces énergies qui se manifestaient sous mes yeux par des phénomènes tangibles... »

Au milieu de tous les tracas de sa vie, des attaques de ceux qui l'accusaient de fraude, de l'abandon de tant d'hommes et de femmes qui, après s'être mêlés au mouvement théosophique s'en détachaient en la calomniant, — H. P. B. resta immuable dans son dévouement absolu à son « Maître. »

« C'est lui, — écrivait-elle, — qui m'a dit de me dévouer à « cette œuvre, et jamais je ne lui désobéirai, jamais je ne m'en « détournerai ! »

En 1888, Elle m'écrivait personnellement.

« Mon seul ami, vous devriez savoir mieux que cela. — Re-
« gardez dans ma vie et tâchez de la comprendre, — au moins,
« dans son cours extérieur, — car le reste est caché. — Je suis
« condamnée à écrire toujours, comme le Juif Errant était
« condamné à marcher toujours, sans s'arrêter une seule minute
« pour se reposer. — *Trois* personnes d'une santé ordinaire
« pourraient à peine suffire à la besogne que, moi, je dois
« faire.

« Je vis une vie artificielle. — Je suis un automate travail-
« lant à toute vapeur, jusqu'au moment où la force qui génère
« la vapeur s'arrêtera... et alors... Adieu !... »

« L'avant-dernière nuit, On m'a montré à vol d'oiseau la
« *Société théosophique*. — J'ai vu quelques théosophes sérieux
« et dévoués en lutte mortelle avec le monde en général ; —
« d'autres théosophes, qui ne le sont que de nom, mais que
« l'Ambition anime. — Les premiers sont plus nombreux que

« vous ne pouvez le croire, et ils remporteront la victoire, « comme vous, vous triompherez en Amérique, si seulement « vous vous maintenez ferme dans le programme du MAÎTRE, et « si vous restez vrai en face de vous-même. — Oui, la nuit der-
« nière, j'ai vu... Et maintenant je me sens forte telle que je « suis dans mon corps, prête à combattre pour la théosophie « et pour les quelques *fidèles*, jusqu'à mon dernier soupir.

« Les forces protectrices, — car il y en a si peu ! — doivent « être judicieusement distribuées sur ce globe, partout où la « théosophie lutte contre le pouvoir de la nuit. »

..

Telle fut toujours H. P. B. ; — dévouée à la *Théosophie*, à l'organisation du vaste programme qui doit embraser le monde entier, — offrant volontairement au service de la cause son temps, sa fortune, sa réputation, sa vie même ; — heureuse si la Société pouvait être sauvée de tout mal, petit ou grand.

Anisi vouée de corps, de cœur et d'âme à cette Entité, qui s'appelle la S. T., Elle provoqua souvent le ressentiment de beaucoup de gens, qui avaient été ses amis, mais qui ne se souciaient que faiblement de cette organisation qu'elle avait juré de fonder sur des bases inébranlables. — Trouvant H. P. B. dressée devant eux, contre leur faiblesse ou leur indifférence, ils se tournaient, à leur tour, contre elle, et c'est de la sorte qu'elle eût peu d'amis et beaucoup d'ennemis, car, pour comprendre, même une toute petite partie de la réelle H. P. B., il fallait une vue intérieure perçante, détachée de tout sentiment personnel.

Mais son but était-il seulement de former une Société dont la force reposât sur le grand nombre de ses adhérents ?

Non pas !

Elle travaillait sous des directions, qui, opérant *derrière la Scène*, savaient que la S. T. était et devait être le noyau dont les racines s'étendraient dans l'univers entier, — sans attendre ni remerciements, ni reconnaissance.

Etant à Londres, une fois, je lui demandai quel était le moyen d'attirer les adhérents à la Société, en vue de l'énorme disproportion entre le nombre des théosophes et les millions d'hommes qui ne la connaissaient point et ne s'en souciaient nullement.

Appuyée au dossier de la chaise dans laquelle elle était assise devant son bureau de travail, elle me répondit :

« Lorsque vous comparez ce qui était, en 1875, à ce qui

est aujourd'hui, il n'y a vraiment pas à se plaindre de l'influence largement répandue des idées théosophiques, quelle qu'en soit l'étiquette. — Nous ne travaillons pas pour que des gens portent simplement le titre de théosophes, mais pour que les Doctrines qui nous sont chères atteignent et soulèvent tout entier l'Esprit de ce siècle. — Eh bien, cette œuvre ne peut être accomplie que par un petit nombre de travailleurs sérieux, qui ne songent à aucune récompense terrestre, à aucune reconnaissance ; mais qui, soutenus par la foi en la Fraternité universelle, travaillent fermement et fidèlement, en comprenant et en démontrant les Doctrines de la *Vie* et du *Devoir*, qui nous ont été apportées de temps immémorial.

« Tant qu'il y aura quelques-uns de ces fidèles, n'hésitez pas. — Vous n'avez pas été désigné pour fonder la Fraternité universelle, mais pour en former le noyau ; car ce n'est qu'après la formation de ce *noyau*, que l'avenir développera le corps entier que nous avons en vue. »

H. P. B. — avait un cœur de Lion, et le travail tracé par elle avait la marque de la griffe du Lion.

Nous ses amis, ses compagnons, ses disciples, nous n'avons qu'un devoir : poursuivre et continuer, selon ses intentions, l'œuvre commencée par elle, en n'oubliant pas que, — derrière elle, — il y avait et il y a encore, ces frères aînés, ces MAÎTRES, qui au-dessus du fracas de nos luttes, voient toujours le but, et dirigent les Forces qui doivent sauver la grande orpheline, — *l'Humanité* !

WILLIAM Q. JUDGE.

∴

INCARNATIONS DE H. P. B.

Ayant collaboré, il y a fort longtemps, avec M^{me} Blavatsky, à une revue, j'ai été ainsi entraîné à donner au public exotérique une idée de la grandeur de l'œuvre qu'elle a poursuivie dans la vie qu'elle vient de terminer.

Invité, par la revue qu'elle a fondée, à fournir quelques observations sur ma longue amitié avec elle, je préfère éviter des

répétitions concernant ses facultés et ses attributs étonnants, et mettre au jour les aperçus qu'elle me fit entrevoir, de temps en temps, et qui me vinrent aussi d'autres voies, sur la marche probable de sa propre évolution dans le futur. A divers intervalles, il y a quelques années, elle me parla des espérances qu'elle recevait, eu égard aux destinées qui lui étaient préparées, quand il lui serait permis de rejeter le fardeau de l'incarnation, maintenant épuisée.

Les théosophes qui ont profité de la lumière qu'elle pouvait répandre sur les questions de principes qui gouvernent les progrès individuels des humains, réaliseront deux conclusions la concernant.

La vie qu'elle vient de quitter n'est certainement pas la première dans laquelle elle a commencé à s'occuper d'occultisme, et elle ne sera probablement pas suivie par un retour normal à une période ordinaire de repos dévachanique. H. P. B. devait être considérablement avancée dans la voie de l'initiation préparatoire, avant de devenir la femme que nous avons connue ; et, le dur et fidèle travail qu'elle a rempli, pendant tant d'années, au service de ceux qui ne sont jamais ingrats, l'amènera inévitablement à cette sorte de récompense qui convient le mieux aux futurs progrès spirituels.

Je ne sais jusqu'à quel point elle aura communiqué ces choses à d'autres, mais je ne vois aucune raison de cacher ce qui regarde son incarnation suivante, à l'égard de laquelle, en vérité, elle ne m'a donné aucun détail, me laissant supposer qu'elle-même les ignorait. Mais, quant au fait lui-même, je n'ai aucun doute. Sa précédente incarnation eut lieu dans la personne d'un membre de sa propre famille : Une tante qui mourut prématurément ; et, cette existence, à aucun important degré, ne semble avoir servi à son avancement. Avant cette incarnation, elle fut une femme indoue, d'une connaissance considérable en occultisme, ayant une ardente espérance et une vive aspiration vers le peuple dont elle fait partie présentement. Son désir, d'appartenir à une autre nationalité, semble, en quelque sorte, avoir été lié à une croyance intime d'attirer davantage l'intérêt de l'Europe sur la race Indoue.

En ce qui concerne le futur, — ou pour mieux dire le présent, — il semble impossible qu'elle puisse avoir une autre incarnation féminine succédant à cette dernière. Les hauts enseignements ont pour effet d'amener des alternatives dans la plupart des cas après de courtes séries d'incarnations dans le même sexe. Et son désir personnel, en cette matière, était très forte-

ment attaché à une incarnation masculine, car elle espérait, cette fois, que ce désir serait très certainement réalisé.

Quelques lecteurs du Lucifer observeront que les incarnations anormales de ceux à qui Karma enlève l'opération des lois automatiques, sont de deux espèces.

Le Chela-Ego peut être lié à un nouvel organisme et naître de la manière ordinaire, quoique destiné, dans ce cas, à recouvrer le souvenir de ses précédentes vies, aussitôt que le nouveau temps aura atteint à sa maturité, ou, encore, il peut être transféré avec violence, pour ainsi dire, dans un corps déjà en pleine maturité, afin de servir de véhicule à ses futures manifestations et à ses progrès, s'il se trouve toutefois un corps prêt au moment opportun ; il est bon d'ajouter : si le tenancier est pourvu dans une autre voie. Pour saisir une telle occurrence, il est nécessaire que ceux qui ont intérêt à l'accomplissement d'un tel transfert soient rappelés au moment propice, — c'est-à-dire, en langage ordinaire, qu'ils doivent soudainement mourir.

Maintenant, il est à remarquer, qu'au moment de sa mort, M^{me} Blavatsky était physiquement mieux, quoique très souvent dans ces derniers temps il semblât presque impossible qu'elle pût continuer à vivre. Au matin de sa mort, son docteur la félicita d'avoir échappé au mal, et sa perte fut un événement inattendue et n'a probablement pas été déterminée par une cause physique. Deux ou trois fois, pendant les douze dernières années de sa vie, elle fut abandonnée par les docteurs et déclarée incapable de vivre. Dans ses crises, elle fut secourue, certainement, par un pouvoir occulte et au moment de sa mort, quand on ne s'y attendait pas, elle ferma les yeux et passa en un instant.

Quant à moi, la conclusion me semble claire et montrer au doigt, parmi d'autres conclusions, qu'il est possible que la nouvelle personnalité qu'elle a revêtu présentement, si elle était mûre, peut, peut-être, dans la rapidité des événements, être identifiée par l'un de nous maintenant vivants, avant qu'à notre tour nous ne soyons appelés, — ou permis, — pour employer une phrase appropriée à la condition intérieure de notre esprit, — à passer par le grand changement de nous-mêmes.

A. P. SINNETT, (M. S. T.)

MOUVEMENT THÉOSOPHIQUE

Les loges suivantes ont envoyé des adresses au sujet de la mort de H. P. B., au Quartier Général.

Blavatsky Lodge. — *Philalethean Lodge, Brixton.* — *Chiswick Lodge.* — *Bradford Lodge.* — *Birmingham Lodge.* — *West of England Lodge.* — *Dubling Lodge.* — *Loge Evrossaise.* — *Loge Swédoise.* — *Branche Ionienne.* — *Branche Belge Hollandaise.* — *Société Théosophique d'Orient et d'Occident.* — *Le Lotus (de Parn).* — *Le Groupe Espagnol.*

Le Centre de Glasgow, qui n'est pas encore formé en Loge avec Charte, envoie l'adresse par son Secrétaire.

Les adresses des Branches Américaines et des Sections des Indes ne seront données que le mois prochain faute d'espace.

ANGLETERRE

Lodge Blavatsky. — Depuis le « départ » de H. P. B., le mouvement théosophique lancé par Elle, loin de se ralentir, semble augmenter. — Le Dr W. Wyom Westcott a donné lecture d'une adresse à H. P. B. que le manque de place nous empêche de reproduire. — Intéressante lecture de notre frère G. R. S. Mead sur « *la Psychologie d'Orient,* » qui seule peut relier la science à la religion.

Un des membres a généreusement offert 100 l. pour le fond de publications de propagande. — 20,000 exemplaires de l'excellent travail de notre frère Kingoland ont été imprimés. — Titre : — « *La base Esotérique du Christianisme.* »

Chiswick-Lodge. — Très nombreuse réunion pour entendre notre cher frère William. Q. Judge traitant le sujet suivant : — « *Ce qu'est la Théosophie et ce qu'elle n'est pas.* » Le nombre des membres de la « *Chiswick-Lodge* augmente tous les jours. »

FRANCE

Un de nos frères, qui désire n'être pas nommé, a fait imprimer 20,000 brochures théosophiques, et se charge, à lui seul, des frais de distribution.

INDE

Le travail est en pleine prospérité au quartier général, ainsi que dans toutes les branches locales.

De Londres, on a envoyé 150 exemplaires de l'admirable article de Mad. Annie Besant, réfutant les attaques parties contre H. P. B. par la Société des recherches psychologiques, ou, plutôt par l'éditeur, M. Hodgson. — Un exemplaire de cette brochure a été adressé à chaque branche de la S. T., ainsi qu'à un grand nombre de journaux.

« *L'Indien Mirror* a imprimé l'article en entier.

AUSTRALIE

Nous nous réjouissons d'apprendre que la Santé de notre Président-Fondateur, le colonel Olcott, s'est beaucoup améliorée. L'affaire, pour laquelle il était allé en Australie, a complètement réussi.

On lui a fait don, par testament, d'une somme de 5,000 l. — Bien que son droit fût évident, le testateur avait fait tort à sa famille, en léguant sa fortune entière au Colonel Olcott. En conséquence, celui-ci a décidé de n'accepter que 1,000 l. et de restituer le surplus de la somme à la famille.

AMÉRIQUE

Les progrès de la Théosophie, aux Etats-Unis, ne pouvaient être mieux démontrés que par le succès éclatant de la Convention qui vient de se tenir à Boston.

Il y avait des représentants venus des Côtes du Pacifique, de New-York, de Washington, de Philadelphie, de l'Ohio et de bien d'autres villes de l'Union.

Impossible, faute d'espace, de donner des détails sur la Convention.

Annie Besant s'y est prodiguée avec son talent, son zèle infatigable et son succès habituel.

Elle a lu, notamment, la lettre suivante de H. P. B., et qui prouve en quelle haute estime notre Maître vénéré tenait William Q. Judge :

« A la 5^e Convention de la Section Américaine de la S. T.

» Frères théosophes,

« C'est avec intention que je n'ai point parlé de mon vieil
« ami et coopérateur, William Q. Judge, dans mon adresse gé-
« nérale, parce que je crois que ses efforts constants et sans
« relâche, ainsi que ses sacrifices de toutes sortes à la cause
« de la Théosophie, en Amérique, méritent une mention toute
« spéciale.

« C'est grâce à son zèle et à son dévouement que la Théoso-
« phie a atteint un degré d'importance qu'elle a actuellement
« aux Etats-Unis.

« C'est lui qui a principalement lancé le mouvement théosophi-
« que parmi vous, et c'est encore lui qui a prouvé, en mille
« manières, son entière loyauté, au service de la Théosophie
« et de la S. T.

« Dans une réunion théosophique, l'admiration mutuelle ne
« saurait avoir aucune part ; mais l'honneur doit être donné
« là où il est dû ; et je suis heureuse de saisir cette occasion de
« faire connaître publiquement, par la voix de mon amie et col-
« lègue, Annie Besant, combien j'apprécie le travail de votre
« secrétaire général, et de lui offrir, devant vous, mes remer-
« cements les plus sincères, ainsi que l'expression de ma pro-
« fonde gratitude, au nom de la Théosophie, pour le noble tra-
« vail qu'il a accompli et qu'il continue d'accomplir.

« Fraternellement votre

« H. P. BLAVATSKY. »

Le Directeur Gérant : — A. ARNOULD.

Imprimerie DESTENAY, Saint-Amand (Cher).

Librairie de l'Art indépendant

11, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris

EXTRAIT DU CATALOGUE

- Eliphas Lévi . . . — *Dogme et rituel de la haute magie*
2 vol. in-8 avec 24 fig. . . . 18 fr.
— *Histoire de la magie.* 1 volume in-8
avec 90 fig. 12 fr.
— *La clef des grands mystères.* 1 volume
in-8 avec 22 planches . . . 12 fr.
— *La science des esprits.* 1 v. in-8. . . 7 fr.
- Henri-S. Olcott. . . — *Le Bouddhisme selon le canon de l'E-*
glise du Sud. 1 vol. in-12. . . 1 fr. 50
- Laurence Oliphant . — *Sympneumata ou la nouvelle force*
vitale. 1 vol. in-18. . . . 3 fr. 50
- A. P. Sinnett . . . — *Le Monde Occulte.* 1 v. in-18. . . 3 fr. 50
- P. Christian . . . — *Histoire de la Magie.* 1 vol. gr. in-8
avec un grand nombre de figures
et 16 planches hors texte. . . 12 fr.
- Edouard Schuré . . — *Les Grands Initiés.* 1 fort volume
in-8 7 fr. 50
- Paul Gibier — *Analyse des Choses.* Essai de Psycholo-
gie transcendante. 1 vol. grand
in-18 jésus 3 fr. 50
- Ely-Star — *Les Mystères de l'Horoscope.* 1 volume
in-18 jésus 3 fr. 50
- Alber Jhouney . . . — *Le royaume de Dieu,* in-8. . . 4 fr.
— *Les Lys noirs,* in-8 3 fr.
— *Le livre du Jugement,* in-8. . . 3 fr.
- Polti et Gary . . . — *La Théorie des Tempéraments et leur*
pratique, 1889, brochure. . . 1 fr.
- Napoléon Ney . . . — *Les Sociétés Secrètes Musulmanes* 1890.
brochure. 1 fr.

A. d'Anglemont. — *Le Fractionnement de l'infini.* — Synthèse de l'être. 1 vol. in-8 de 500 . . . 6 fr. »
Dieu et l'être universel, abrégé de Dieu dans la Science et dans l'Amour. 1 vol. in-18 jésus de 500 p. 3 fr. 50
 — *Enseignement populaire de l'existence universelle; contenant l'anatomie de l'âme humaine et la démonstration du mécanisme de la pensée.* 1 v. in-18 jésus de 200 p. 1 fr. 50

A. Villiers de l'Isle-Adam. — *Tribunal Bonhomie.* — Ouvrage où se trouve tout un chapitre, le plus important, qui intéresse au plus haut point la doctrine spirite. 1 v. in-18 jés. (3 fr. 50). 2 fr. 75
 — *Chez les Passants* (Fantaisies, Pamphlets et Souvenirs). » Eau-forte et écusson de Félicien Rops. — Le dernier chapitre de ce volume, posthume, de l'auteur d'*Axel*, est un pur chef-d'œuvre de philosophie hermétique. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
Axel, 1 vol. in-8. 7 fr. 50

COLLECTION COMPLÈTE DE
LA REVUE THÉOSOPHIQUE

Rédacteur en chef : H. P. BLAVATSKY
 Directrice : Comtesse Gaston D'ADHEMAR
 12 Numéros composant l'unique année de cette publication
 1 beau volume in-8 de 600 pages avec dessins et portraits. — Prix net : 15 fr.

LE BOUDDHISME HÉTÉRIQUE

PAR
 A. P. SINNETT
 Auteur du « Monde Occulte »
 Traduit de l'Anglais
 1 volume in-18 jésus 3 fr. 50
 Envoi francé contre mandat